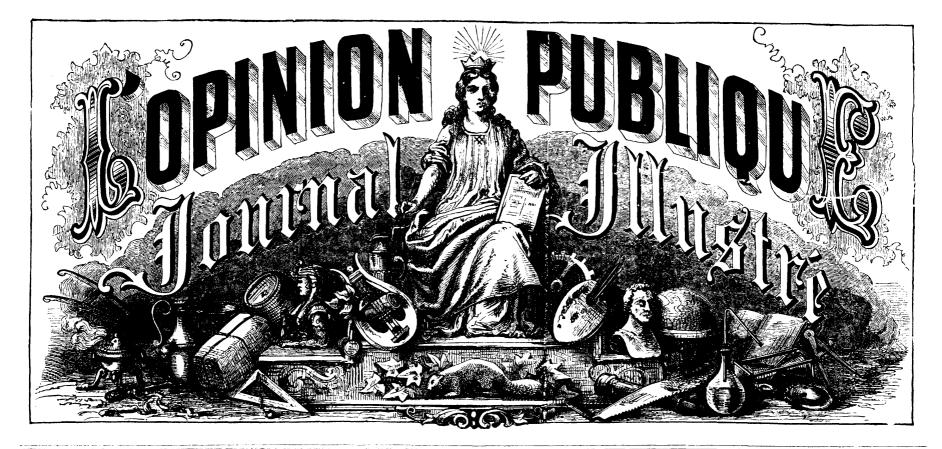
### Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers / Couverture de couleur		Coloured pages / Pages de couleur
Covers damaged / Couverture endommagée		Pages damaged / Pages endommagées
Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée		Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
Cover title missing / Le titre de couverture manque		Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
Coloured maps /		Pages detached / Pages détachées
Cartes géographiques en couleur		Showthrough / Transparence
Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)		Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur  Bound with other material / Relié avec d'autres documents		Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
Only edition available / Seule édition disponible		Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / II se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une
Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.		restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.
Additional comments / Pagination continue Commentaires supplémentaires:	<b>)</b> .	



Vol. V.—No. 46.

### MONTREAL, JEUDI, 12 NOVEMBRE 1874

ABONNEMENT, D'AVANCE 53 00.
PRIX DU NUMERO. 7 CENTIME.

#### LE SERMENT

M. Citrouillard est un citoyen éclairé qui aime à dire que le temps c'est de l'argent. Il dit cela surtout à l'époque des élections, et jamais on ne la vu perdre sa journée pour aller voter en faveur du candidat de son choix.

M. Citrouillard sait allier son intérêt avec son devoir; il a découvert

Qu'il est avec la loi des accommodements.

Son procédé est à la fois simple et ingénieux. Il sait l'heure où les agents du candidat passeront chez lui pour le conduire au poll, et à cette heure-là il a invariablement affaire à l'extrémité de son champ. Mais madame Citrouillard est à la maison. Elle reçoit les agents avec cette politesse qui la distingue, et s'informe d'un air étonné de ce qui lui vaut l'honneur de leur visite. Ils s'expliquent. Elle est de plus en plus étonnée, car, vraiment, elle avait oublié que l'élection avait lieu ce jourlà ; son mari se mêle si peu de politique! Bref, elle accepte deux dollars, et renvoie son monde avec cette politesse qui ne cesse pas de la distinguer; puis elle continue de vaquer à ses occupations. Tout à coup elle s'aperçoit que son digne mari a oublié sa pipe à la maison, et comme madame Citrouillard cherche toujours à faire plaisir à M. Citrouillard, elle se hâte de lui envoyer porter cette pipe par un de ses enfants. M. Citrouillard reconnaît une fois de plus l'excellent cœur de madame Citrouillard. Il interrompt son travail pour allumer son brûle-gueule, tout en réfléchissant au bonheur de posséder une bonne femme. Mais, chose étrange, transition singulière! lancé sur la voie des réflexions, M. Citrouillard se trouve bientôt sur le chemin du poll, où il arrive tout joyeux pour donner son vote.

Là, on lui présente la formule du serment que voici :

Vous jurez "que vous n'avez reçu aucune chose, et " qu'aucune chose ne vous a été promise, soit directe-" ment, soit indirectement, pour vous engager à voter à "cette élection. Ainsi, Dieu vous soit en aide."

Et il jure en conscience. En effet, il dit qu'il n'a rien reçu. Si on lui parle des deux piastres données à sa femme, il répondra que ce n'est pas son affaire, que madame Citrouillard est libre de ses actions.

Voilà un exemple des trop nombreux faux serments qui se commettent le jour des élections parlementaires. Les circonstances varient; au fond c'est toujours la même chose. Les candidats ou leurs amis ont l'esprit fort inventif: ils achètent de l'électeur des poules, un cheval borgne, une vieille charrette, à des prix fabuleux; ils font à ses enfants des présents princiers; ils louent cinquante voitures dans un seul village; et que sais-je encore? Le tout de façon que l'électeur puisse se dire qu'il n'a pas été question de son vote dans le marché.

Le subterfuge est évident, et comment expliquer qu'on ait, malgré tout, le courage de prêter le serment exigé par la loi?

Dans certains ces, c'est de la malhonnêteté pure et simple de la part de l'électeur; c'est, le plus souvent, chez lui fausse conscience; toujours c'est un oubli des lois de

La preuve que les électeurs sont des honnêtes gens qui se font une fausse conscience, c'est que, pris chacun en particulier dans les transactions journalières, ils sont irré-

que moyennant valable considération, se ferait scrupule, comme on dit, de voler une tête d'épingle. Il semble que pour lui les choses d'élections sortent des règles ordinaires. Au fait, n'est-ce pas cela ce que l'on enseigne au peuple? Que lui disent les meneurs d'élections, c'est-a-dire, en général, les hommes les plus intelligents de la paroisse? Ils lui disent qu'il faut être honnête, payer ses dettes, exécuter les contrats, respecter le serment; mais, d'un autre côté, ils sollicitent eux-mêmes le peuple à la malhonnêteté en temps de lutte électorale : ils le pressent, le menaçent même, et lui préparent les moyens de se parjurer le moins possible. Quoi d'étonnant que des hommes peu éclairés, ainsi poussés par leurs guides naturels, finissent, l'intérêt personnel aidant à tromper leur jugement, par croire qu'ils ne se parjurent pas du tout? On arrive de la sorte à avoir deux morales, une pour la politique, et une autre pour la vie privée.

Et les lois de l'honneur !..... Ah! sans doute, il n'y a rien de plus contraire au point d'honneur que de vendre son vote et de mentir ensuite la main sur l'Evangile; aussi bien ne faut-il compter [sur l'honneur qu'à défaut d'autres moyens pour gouverner les hommes. L'honneur est un orgueuil ou une vanité; ce n'est point la conscience, ni le frein du'devoir, ni la religion, et ne saurait y suppléer complètement. C'est d'ailleurs un sentiment qui suppose la culture de l'esprit, une certaine, délicatesse d'éducation que les classes populaires ne possèdent pas encore. Ce moyen ne serait donc pas assez universel, quand même il ne serait pas insuffisant en soi. Prévost-Paradol a exprimé dans un style magique cette dernière idée: "On voit souvent, dit-il, au bord de quelque ruisseau, un arbre profondément atteint par le temps; le tronc est largement ouvert, le bois y est détruit, il ne contient guère qu'un peu de pourriture; mais son écorce vit encore, la sève y peut monter, et, chaque année, il se couronne de verdure, comme au beau temps de sa jeunesse; il reste donc fièrement debout et peut même braver plus d'une tempête. Voi'à l'image fidèle d'une nation que le point d'honneur soutient encore après que la religion et la vertu s'en sont retirées."

Au dire de ce sage, qui n'était pas un catholique, c'est donc dans la religion, la vertu, la conscience d'un chacun, qu'il faut chercher la garantie de l'observance fidèle des lois. Pour le cas qui nous occupe il suffirait peut-être bien souvent d'en appeler, à l'intelligence de l'électeur, qui, dans notre pays, est toujours un homme suffisamment religieux. En effet, le mot "indirectement," contenu dans la formule du serment, atteint tous les détours de la fraude, mais n'en signale aucun, et il est certain qu'une foule d'électeur n'en comprennent pas toute la portée. Ce n'est qu'un seul mot d'ailleurs, et un mot échappe facilement à l'oreille de l'homme, par exemple, qui, ne sachant pas lire, n'est guère familier avec les phrases interminables de nos statuts. Il y aurait une expérience à faire, ce serait, après avoir déféré ce serment à une dizaine d'individus du sixième rang d'une paroisse quelconque, de leur demander de dire, encore sous serment, si le mot "indirectement" se trouve dans la formule : combien d'entre eux pourraient l'affirmer d'une manière positive? Quoiqu'il en soit, une énumération des procédés de corruption indirecte les plus connus ne serait pas de trop à la suite de cet adverbe. C'est ce que proposait prochables. M. Citrouillard tout le premier, qui ne vote M. Laframboise, si je ne me trompe, dans un des projets est regrettable que les recensements n'en disent absolument

de loi électorale qu'il a soumis à la législature de Québec. Interroger l'électeur vaudrait peut-être encore mieux. Tel qui souscrirait sans effort à la formule, n'hésitera pas à dire que, l'autre jour, le fermier du candidat lui a vendu du blé à bon marché.

Nous parlons ici, bien entendu, seulement de ceux qui se font une fausse conscience ou ne se rendent pas compte du serment exigé par la loi; quant à ceux qui se parjurent sciemment, on devrait les poursuivre sans merci, car ce sont de mauvais citoyens, des hommes dangereux dont l'exemple est funeste, l'influence démoralisatrice. Nous aimons à croire que le nombre en est petit; mais les dernières enquêtes faites devant les tribunaux suffisent à éveiller des craintes sérieuses. Que penser de ces individus qui jurent aujourd'hui qu'un candidat leur a donné cent ou deux cents piastres, qu'ils en ont dépensé les trois quarts, et qu'ils ne s'attendent pas à remettre le reste, et qui, le jour de l'élection, avaient juré n'avoir rien reçu ni directement ni indirectement! Quel jour ontils fait un faux serment?

Ah! ces enquêtes sont un triste scandale. Si elles ne devaient contribuer à une réforme radicale, elles feraient condamner la loi actuelle elle même, dont l'esprit est néanmoins excellent.

Hâtons-nous de mettre la dernière main à cette loi. Nous parlions la semaine dernière de quel jues amendements à faire; ceux que nous venons d'indiquer ne sont pas moins urgents.

OSCAR DUNN.

### **AGRICULTURE**

Surte.

ÉLEVAGE DU BÉTAIL

Cette partie de l'industrie agricole a été longtemps négligée par nos cultivateurs; mais le haut prix auquel se vendent les beaux animaux depuis quelques années, il faut le reconnaître, a presque remédié à ce mal, grâce surtout aux efforts des sociétés d'agriculture subventionnées par le gouvernement, de sorte que tout en augmentant le nombre du betail on en a beaucoup amélioré la qualité.

Depuis le recensement de 1734, le nombre des bestiaux s'est augmenté dans les proportions in liquées par ce fableau :

ANNÉES	CHEV AUX	BETES A CORNES	MOUTONS	COCHONS
1734	3,056	33,179	19,815	23,646
1831	146,686	389,706	543,343	295,137
1844	146,700	469,851	602,821	197 935
1851	185,343	592,318	649,523	256,587
1861	248,515	816,972	682,829	286,400

Dans son rapport sur le recensement de 1851, M. Hutton estime la valeur du bétail à \$24,533,416 et le recensement de 1861 la fixe à \$25,781,798, ce qui donne une augmentation de

L'élevage du bétail est une grande source de richesse pour nos cultivateurs, qui le vendent à des prix très élevés pour l'exportation aux États-Unis. Pendant l'année 1872, cette exportation a été comme suit:

Chevaux 5,136	valant	\$494,664
Bêtes à cornes 3,301	46	105,508
Moutons	"	210,478
Cochons 397	"	1,990
Volailles	"	56,892
Valeur totale	<b></b>	\$869,532

PRODUITS DES ANIMAUX

Ces produits représentent une grande somme de richesse. Il

rien jusqu'à 1851. A compter de cette époque, voici ce que nous trouvons dans les statistiques officielles:

Produits	1851	1861
Beurre	9,809,113 lbs	15,906,949 lbs
Fromage	737,696 "	686,2 7 "
Laine	1,422.874 "	1.967,388 "
Lard	33,672,000 "	39,196,600 "
Bœuf	8,832,200 "	13,410,800 "

Les exportations de ces produits en 1872 accusent un progrès considérable. Elles sont ainsi énumérées dans les tableaux du commerce :

Produits	Quantité	Valeur
Beurre	16,270,542 lbs	\$3,091.800
Fromage		1,594,865
Lard	1,501,556 "	468,378
Bœuf	197,788 "	54,901
Œufs	700 603 doz	110,783
Laine	1,283,057 lbs	619,057
Saindoux	467,018 "	52,394
Suif	57,650 "	5,405
Peaux de moutons	26,569 "	22,896
Divers produits		2,970

Valeur totale exportée ..... \$6,019,449

Il est évident que le produit annuel des animaux, ajoutant ce qui est employé dans le pays pour la consommation à ce qui est experté, excède \$12,000,000. C'est un chiffre qui parle pour lui-même.

Si nous récapitulons tous ces chiffres, nous trouvons que l'agriculture fournit pour \$13,575,795 de produits à l'exportation annuelle, dont \$7,204,952 pour les animaux et leurs produits, et \$6,370,743 pour les produits du sol et de l'agriculture proprement dite. C'est assez dire que la position de nos cultivateurs est loin de n'avoir aucun attrait pour l'etranger qui désire s'établir dans notre province pour se livrer à l'agriculture et y réaliser de beaux produits.

#### INDUSTRIE DOMESTIQUE

La cherté des marchandises importées, surtout pendant les dernières années de la domination française, a fait contracter à nos cultivateurs la bonne habitude de fabriquer eux-mêmes une grande partie de ces marchandises. L'étoffe foulée, la flanelle, la toile, le sucre d'érable, le tabac et encore beaucoup d'autres articles sont produits en grande quantité par les habitants de nos campagnes, ainsi que l'atteste ces chiffres:

Produits	1851		1861
Etc ffe foulée	733,654	verges	897,191 verges
Flanelle	847.273	"	1,231,975 "
Toile	923,482	"	1,021,443 "
Sucre d'érable	5,829,294	lbs	9,325,147 lbs

La production du sucre d'érable était de 681,212 livres en 1831 et de 2,272,457 livres en 1844. Elle n'a guère augmenté depuis 1861, à raison de l'extension des défrichements qui enlèvent chaque année des milliers d'érables à la production du sucre. Cependant, même en prenant le chiffre de 1861 et en estimant à dix cents la livre la valeur moyenne du sucre, on arrive à une somme de \$935,514.70. Ce chiffre a bien son importance.

Dans beaucoup de familles, on fabrique du cidre et d'autres liqueurs semblables en grandes quantités, sortout du vin de rubarbe, qu'on extrait de cette plante en la faisant passer dans le pressoir.

Un autre article que nos cultivateurs fabriquent en énorme quantité, c'est le tabac. Il en a été récolté 444,819 livres en 1851 et en 1861. Aujourd'hui la récolte est infiniment plus considérable. Les droits imposés par le gouvernement sur le tabac importé de l'étranger, ont encouragé la culture et la préparation de cet article à un tel point qu'en 1872 il en a été exporté de la Province, en outre de ce qui est employé pour la consommation, 324,707 livres valant \$53,153.

Il ne nous reste plus qu'à ajouter quelques autres chiffres pour faire connaître exactement les conditions dans lesquelles se trouve notre agriculture.

En 1860, la population agricole de la Province était de 105,784 cultivateurs. La valeur des terres s'élevait au chiffre énorme de \$171,513,069; celle des instruments aratoires à \$7,357,202; celle du bétait à \$25.781,798 et celle des produits de jardins et de vergers à \$884,659. La valeur des céréales n'est pas donnée dans le recensement; mais on peut facilement la calculer au moyen des estimations suivantes:

2.828,013	minots de blé à \$1.20	\$ 3,393 615
2,281,674	" d'orge à 0.50	1,140,837
844,192	" de seigle à 0.80	675,355
2,648,777	" de pois à 9.80	4 517,021
17,551,296	" d'avoine à 0.35	6,142,953
1,250,025	" de sarrasin à 0.80	1,000,020
27,403,977		\$14,869,801
33,954	minots de graine de foin à \$2.00	\$ 67,908
689,977	tonnes de foin $\lambda$	4,829,839
53,387	livres de houblon à 0.30	16,161
975, 27	livres de lin ou chanvre a 0.30	292,746
		\$ 5,206,654
12,770,471	minots de pommes de terre à. \$0.25	\$ 3,192,618
334,861	" de maïs à 0.80	267,889
892,434		223,108
293,067	de carottes à 0.25	87,920
207.256		51,814
21,384		25,661
14,519,473		\$ 3,849,010
15 006 049	livres de beurre à \$0.15	© 0.200.040
686,297		\$ 2,386,042
33,672,000		68,629
8,832.200	do laid B	•
9,225,147	do booti a	
		652,760
1,967,388	" de laine à 0,30	590,216
		\$ 7,171,737

1,231,975	**	de flane	à lle à à	0.40		717,75 <sup>3</sup> 492,790 204.289
3,150,609					- \$	1,314,832

La valeur de tous ces produits réunis s'élève au chiffre imposant de \$32,412,034 par année. Ce chiffre, cependant, ne comprend pas les produits de la basse-cour, le tabac, dont il a été récolté 444,819 livres en 1851, le cidre, les pommes, les autres fruits et une foule d'autres articles fabriqués par nos femmes de campagne, en sorte qu'on peut l'accepter sans craindre l'exagération. D'ailleurs il faut bien remarquer qu'il est basé sur la valeur des divers articles en 1861.

M. Hutton, dans ses remarques sur le recensement de 1851, donne pour cette année les chiffres suivants relativement à la valeur des produits:—bétail, \$19,256,732; grain, \$6,681,964; autres produits, \$9,773,072; lard et bœuf, \$2,657,180. En taisant la comparaison avec les valeurs calculées que nous avons données pour 1861, on trouve ces résultats:

Produits.	1851	1861	Augmentation
Bétail	\$19,256,732	\$25,781,798	32.3 p. 100
Grains	6,681,964	14,869 801	122 5 p. 100
Autres pro luits	9,773,072	14,868,143	52.1 p. 100
Lard et bœuf	1,651,180	3,474,090	110.4 p. 100

Cette comparaison accuse un progrès très-marqué, surtout dans la production des céréales.

Pour avoir la valeur du revenu annuel de l'agriculture, il faut ajouter à ces \$32,412,034 la valeur des animaux qui sont vendus chaque année, en outre de ce qui en est gardé sur la ferme et tué pour la consommation de chaque famille : c'est à peu près le cinquième. Or, comme la valeur du bétail était de \$25,781,798 en 1861, ce cinquième s'élève à \$5,156,359. La production totale de l'agriculture, chaque année, est donc de \$37,568,393, ou de \$358.50 par chaque cultivateur, d'après le recensement de 1861. Mais ce chiffre est loin de représenter le revenu annuel de nos cultivateurs. Outre les produits de leurs fermes, ils gagnent de l'argent pendant nos longs hivers soit en travaillant dans les chantiers qui se font dans presque toutes les parties de la Province, soit en préparant du bois de chauffage ou de construction qu'ils vendent eux-mêmes. On peut en conséquence dire avec assez de certitude que la moyenne du revenu annuel de chaque cultivateur est d'environ \$400. Dans cette industrie comme dans toutes les autres, il y en a qui font beaucoup plus et d'autres beaucoup moins : le succès couronne toujours les efforts de ceux qui sont laborieux et économes.

La population de la Province s'est accrue de 7.2 pour cent depuis 1861. Si l'on suppose que l'agriculture a progressé dans la même proportion, il faut donc ajouter 7.2 pour cent aux chiffres de 1861 pour avoir l'état actuel de notre agriculture. Cela porte la valeur annuelle des produits à \$40,251,853, ou deux cent millions de francs, cours français.

J. C. LANGELIER.

#### A MON AMI E. D.

Qu'importe que le jour finisse et recommence Quand d'une autre existence Le cœur est animé?

ALFRED DE MUSSET.

Dans ces gros froids d'hiver, ami, lorsque la neige Crie et grince, le soir, sous le pied des passants; Quand le vent soufile fort et que Janvier assiége, Comme un soldat le fort, tes verrous blanchissants,

Que de fois sous ton toit, où l'amitié fidèle Offre malgré le temps un abri pour ton cœur, Ne suis-pas venu, morne, trainant de l'aile Comme l'oiseau blessé, y chercher le bonheur!

Que de fois, dans ces nuits de vague tristesse, Où l'on sent sur son front peser le doigt de Dieu, N'ai-je pas ressenti revivre ma jeunesse Assis à tes côtés, à la clarté du feu!

Ah! vois-tu, j'ai compris dans ce siècle de doute, Où le calme jamais n'attend le pélerin, Que le destin, aussi, t'avait mis sur ma route Pour comprendre mon cœur, pour me tendre la main.

Et puis j'ai dit alors :—Viennent les jours d'orage! Viennent les jours de deuil, de misère et d'ennui! Qu'importe? le soleil disperse le nuage.... Et tu restes toujours quand tant d'autres m'on fui.

Qutbec, 4 Nov. 1874.

### LA VISION DU FOU

(Traduit du Recueil du Colonel G. W. Patten)

Il est fou! disent-ils,—parcequ'hélas! je tache En criant de calmer mon cerveau tout en feu; Et si je danse, ou vient me saisir, on m'attache, Et la chaîne me rive à cet énorme pieux. Je veux chanter: voyez déjà mon gai sourire; La douleur passe vite et le chagrin s'en va: Mes pleurs sont essuyés, maintenant je puis rire, Le plaisir me saisit et m'entraîne déjà.

Venez, gais compagnons, que nous rirons ensemble! Suis-je fou?... Et pourtant, je me souviens!... un jour,—Je n'avais qu'elle,—on vint me l'enlever! Il semble que c'était pour une heure; et ce fut pour toujours! Et l'on me garde ici, moi!—Je suis plein de joie, Je ne veux plus pleurer, pui-que ceta déplait. Pourtant, lorsque je ris pour que l'on me renvoie, On m'enchaine plus fort. Hélas! qu'ai-je donc fait!

Hier pendant la nuit, j'ai vu la lune pâle Descendre vers la mer et danser sur les flots. Saisissez-la! Voyez, elle enfonce, et son râle Court sur la vague avec un bruit de sourds sanglots. Et le soleil, là-bas, au moment de paraître A brûlé, ce matin, des horrizons entiers. Gardes! qu'on le saisisse, et que l'on vienne mettre Le soleil et la lune avec moi prisonniers, Cette étoile, là-haut, dans son azur voltige,
D'une façon qui semble en dehors de la loi:
Courez vite la prendre: ils sont tous fous, vous dis-je,
Les étoiles, la lune et le soleil et moi!
Accourez! les voici qui détachent mes chaînes,
Lt voici son image; elle revient! Mon Dieu,
Soyez béni!—Le sang court biûlant dans mes veines,
Ah!... Ma prison s'éclaire,....et ma tête est en feu!....

in LECTRODE

#### QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

"La loi de l'Art c'est la loi de la Vie. E. HELLO.

DE LA POÉSIE LYRIQUE (Suite.)

VI

DE LA POÉSIE LYRIQUE CHEZ LES ITALIENS

Nous entrons enfin dans la littérature moderne. Le champ est immense. Ne vous effrayez pas cependant. J'aurai plus vite fini de vous dire ce que je sais que ce que je ne sais pas. Je ne prétends nullement être complet. Je dis ce que je sais. C'est là mon goût. Ce n'est pas celui de tout le monde, je le sais bien; mais quel homme raisonnable saurait me le reprocher? Quand je vous ferais, comme la plupart des critiques, de longues dissertations sur des auteurs que je n'ai jamais lus parce que je n'ai jamais pu les lire, en seriez-vous plus savants? en serais-je moins bête?

Les premiers Italiens qui aient essavé la poésie lyrique avec succès, et dont l'émotion simple et naïve et la grâce charmante n'ont pas été surpassées, sont des saints, des religieux etrangers à tout autre amour que l'amour de Dieu et de la sainte l'auvreté. Il n'est pas besoin de rappeler ici cette vie si merveilleuse de St. François d'Assises, ces délicieuses et naïves légendes qui forment son histoire. Elles prouvent qu'il avait dans son cœur et son imagination une source inépuisable de poésie. C'est qu'il avait dans son cœur une source inépuisable d'amour. La boutique du soleil dont il dicta à ses frères toutes les idées à la suite d'une extase est plein de cet amour de la nature et de Dieu, de cette pieté gracieuse et naïve, de cet enthoasiasme simple, doux et calme comme l'extase, qui formaient le caractère distinctif de sa vertu comme de son talen'.

St. François ignorait les règles de la versification. Les frères mettaient en vers ses sentiments et ses idées sans leur ôter leur aimable parfum de simplicité et de naïveté. Le Frère Pacifique qui, dans le mon le était appelé le "roi des vers," employait son temps à mettre en vers ces touchantes effusions d'une âme angélique, et les chantait au milieu du peuple.

Le plus célàbre des poëtes franciscains fut le B. Jacopone de Lodi qui chanta dans la langue populaire les charmes de la Pauvreté, et en latin quelques-uns des plus tou hants sujets de la religion chretienne, l'amour mat ruel de Marie devant la crèche et au pied de la croix. Ces deux hymnes sont des chefs-d'œuvre, le second surtout, le Stabut mater dolorosa. La liturgie catholique, disait Ozanam, n'a rien de plus touchant que cette complainte si triste, dont les strophes monotones tombent comme des larmes; si douce qu'on y reconnaît bien une douleur divine et consolée par des anges; si simple enfin dans son latin populaire, que les femmes et les enfants en comprennent la moitié par les mots, l'autre moitié par le chant et par le cœur.

Ces hommes simples et naïfs, dont le génie était tout entier dans la sainteté, furent les prédècesseurs de Dante. La Divine Comédie est peut-être le chef-d'œuvre de la lyre comme de l'épopée chrétienne. Ce n'est pas ce qu'on est convenu d'appeler un poème lyrique; mais nous y retrouvons, surrout dans les chants enflammés du Purjatoire et du Paradis, l'hymne religieux et l'ode philosophique à son plus haut degré d'enthousiasme et de grandeur. Et la patrie, qui en a chanté le sourire et les larmes, les joies et les regrets, comme cet illustre bauni de Florence, qui sait "combien est amer le pain de l'étranger et combien il est dur de monter et de descendre l'escalier d'autrui?" Il n'y a rien de semblable en Italie ni ailleurs. Pétrarque, qui vient après lui, ne s'éleva jamais à ces hau-

Pétrarque, qui vient après lui, ne s'éleva jamais à ces hauteurs. Il est harmonieux et tendre; mais il n'a jamais de ces visions d'amour, de ces transports d'enthousiasme. Il a perdu cette naïveté charmante, cette simplicité plus belle que tous les ornements, cette mâle tendresse, ce calme sublime, cette sérénité rayonnante, cet enthousiasme, ces colères et ces transports qui se succèdent dans l'âme du poète Florentin. Au lieu de ces sujets sublimes qu'affectionnait Dante, Pétrarque a chanté toute sa vie les beaux yeux d'une femme. Ses chants patriotiques ont plus de douceur que de force, et, en général, sa poésie un peu molle et recherchée a plus de grâce, de délicatesse et d'harmonie que d'inspiration lyrique.

J'avoue ne rien connaître de Filicaja et de Guidi qui eurent crédit au dernier siècle.

Plus près de nous Alexandre Monzoni trouva de nobles inspirations dans sa foi religieuse et son patriotisme. Ses hymnes sacrés sans avoir tout l'enthousiasme qu'on pourrait désirer, ont une gravité noble et religieuse. Son ode sur la mort de Napoléon, le cinq mai a de belles inspirations que Lamartine n'a pas toujours égalees. Le poëte français lui a volé ses plus belles strophes saus égaler sa noble simplicité.

### VII

POÉSIE LYRIQUE CHEZ LES ESPAGNOLS

Henera me semble le poëte le plus véritablement lyrique de l'Espagne. Je n'ai rien vu chez les modernes de comparable à son ode sur la victoire de Lépante. Inspiré par la poésie des psaumes, de Moise et des Prophètes, ce chant sublime respire comme ses modèles la confiance en Dieu, l'ivresse du triomphe, l'imprécation contre l'orgueil des ennemis. Il est plein d'enthousiasme et de majesté.

Dans le même temps l'ame séraphique de Ste. Thérèse exhalait des cantiques d'amour et d'inestable tendresse pour Dieu. Un religieux, Luis de Léon, rappelait dans des poésies religieuses d'une simplicité sublime les émotions saintes de la lyre chrétienne au quatrième siècle. ("est l'enthousiasme et la libre ferveur de l'imagination religieuse dans la langue la plus pure et la plus belle de l'Espagne. C'est le soupir pieux de l'âme solitaire qui, dans le silence du cloître, entrevoit le ciel. Aucune poésie n'approche de cette sérénité céleste, de cette mélancolie sans tristesse et sans douleur, de cette élévation si douce, si simple et si gracieuse. Aucune lyre humaine n'a chanté avec plus de suavité et d'onction les immortelles espérances de l'âme chrétienne et les charmes de l'amour divin.

L' Hymne pour l'Ascension, la Nuit Sereine et la Vie du Ciel sont

Réoja est le poete des grandes ruines et des grandes désola tions. Ses poésies sont pleines d'une majestueuse douleur. L'Ode sur les Ruines d'Italica est un chef-l'œuvre qu'il n'est pas permis d'ignorer.

Presque tous les poëtes Espagnols ont puisé leurs inspirations dans la guerre, l'amour, la patrie et la religion. La piété surtout est avec l'Ectiture Sainte la source principale d'ou jaillirent les flots de cette poésie si souvent grande et sublime.

Ce grand amour de la religion et de la patrie a inspiré de nos jours des chants élevés à une femme de génie, Dona Gomez. Elle a subi l'influence de Lamartine et de Victor Hugo sans rien prendre toutefois de la vague monotonie et de l'indécision du premier ou des témérités du second. Elle est grande sans emphase, et on ne trouverait dans ses modèles rien qui approche de ses inspirations morales et religieuses. Son hymne à la Croix est digne de la sainte majesté du sujet. Elle respire un calme de douleur et de foi, un serein enthousiasme, une simplicité pleine de grâce et de noblesse. Ses odes sur Napoléon sont dignes des plus belles de Victor Hugo.

Je ne cite que les grands noms. On voit que l'Espagne ne céderait à aucune nation la palme de la poésie lyrique. Aucun peuple, si ce n'est le peuple Hébreu, n'eut autant d'élévation et de majesté. Ces deux caractères conviennent essentielle-ment à la poésie lyrique, parcequ'ils sont les caractères de l'ins-

#### VIII

#### DE LA POÉSIE LYRIQUE CHEZ LES ALLEMANDS

Je ne suis pas enchanté de la lyre allemande. Je n'ai jamais eu d'attrait pour le vogue et le nuage. J'aime qu'on parle pour dire quelque chose. C'est le défaut des allemands de parler beaucoup pour ne rien dire et de travailler beaucoup pour ne

Dans ses odes religieuses Klopstock comme toujours se perd dans les nuages et sa pensée est indécise et insaisissable. Ce génie si doux et si mélancolique semblait plus fait pour les rêves tendres et gracieux que pour les transporis et les fortes passions de la poésie lyrique.

Ulhand rappelle Lystée. Sa lyre hardie et populaire souffle l'ardeur des combats et rappelle l'Allemagne à ses mœurs naïves et cordiales, à sa liberté, à son indépendance. Je connais peu Stolbez. Ce que j'en ai lu est loin d'avoir le charme saisissant et profond des Hymnes à la nuit de Novalès. Personne peut-être chez les Allemands n'aurait pu rivaliser avec ce jeune poëte que la mort emporta avant la maturité. C'est qu'il croyait profondément et que son cœur ardent et pur avait reconcé aux froides croyances du protestantisme pour chanter les ineffables consolations du christianisme, prier la Vierge Marie et célébrer, les merveilles de la bonté divine dans l'Eucharistie.

L'écueil de la lyre allemande était cette indécision nuageuse, cette mystique obscure et souvent inintelligible, ce manque d'enthousiasme et de croyances rellgieuses, trop à la mode depuis l'invasion du protestantisme. Ce qui a fait sa fortune c'est; cette douce rèverie, ce travail douloureux de l'esprit et du cœur cherchant la foi et l'amour ; c'est la sensibilité inépuisable et quelquefois l'ardeur patriotique de ses poètes au milieu du tumulte des invasions étrangères.

En France la poésie lyrique rencontra d'autres éceuils, la sécheresse et la précision d'une langue dont la clarté et la facilité sont les premiers mérites et cet esprit actif et léger qui semble peu fait pour les enthousiasmes et les méditations de

la poésie lyrique. On connaît les excentricités de Ronsard. Malherbe fit la réaction. Aussi timide que son devancier avait été téméraire, il appauvrit la langue pour lui donner plus de force et de noble simplicité. Mais ses odes sont le fruit d'un travail opiniatre plutôt que l'élan de l'inspiration.

Ce qu'il y a de plus lyrique au dix-septième siècle, c'est la religieuse et savante mélodie des chœurs d'Athalie et d'Esther. La lyre française n'a jamais mieux chanté que dans cette poésie inspirée des chants des Prophètes et qui passe sans effort de l'enthousiasme à la plainte, de la crainte aux allégresse de l'espérance, des chants de triomphe aux plus tendres épanchements de la prière.

Il suffit de comparer à ces hymnes religieux si doux, si pleins de suavité et d'érution les froides imitations des Psaumes qu'à laissées l'élève de Boileau et l'imitateur de Racine, J. B. Rousseau, pour apprécier les beautés supérieures des chœurs d'Esther et d'Athalie. La source d'inspiration est la même pour les deux poetes. Mais là où le tendre génie de Racine avait puisé de si hautes et si douces inspirations, le cœur insensible et vil de Rousseau n'a trouvé que de belles phrases, une froide harmonie, une élégance glacée. Il n'y a plus dans cette poésie factice rien de l'onction, de la sé-renité, de l'enthousiasme et de la sublime simplicité du mo-Cette poésie ne pleure jamais, ne prie jamais, ne frémit jamais de crainte, d'enthousiasme et d'amour : elle est froide comme le cœur du poëte qui composait d'obscènes épigrammes pour amuser les libertins, et m ttait toute la poésie dans l'expression, laissant la pensée aux orateurs et aux philosophes.

En vain chercherait-on dans ses autres poésies lyriques,

quelque mouvement de l'âme. Ses trois livres d'Odes profanes valent encore moins que ses Psaumes. Ce sont souvent des chefs-d'œuvre de versification, de savantes compositions, un harmonieux tissu d'épithètes, de mots qui flattent l'oreille et d'images qui charment l'esprit. Ces qualités qu'il serait injuste de lui refuser sont tout à fait secondaires et insuffisantes à la poésie lyrique qui plus que toute autre vit d'émotions.

Rousseau a voulu imiter dans ses odes Pindare et Horace, comme il avait cru imiter David. Cette seconde tentative n'a guère mieux réussi que la première. Il est impossible de retrouver dans le poëte français ce méla ge de naïveté et de maguificence, ces traits éclatants et sublimes que fait jaillir à tout instant le génie du poëte Thébain; comme on y voit jamais la souplesse, la grâce, la sobriété, la concession et l'énergie Non-seule nent il n'eut pas l'inspiration, mais il d'Horace. n'eut pas de génie. Avec le talent et un goût plus ou moins sûr, on ne peut contrefaire ni l'un ni l'autre.

Mais si l'on veut des compositions savantes, des vers harmonieux et bien tournés sans s'inquiéter de ce qui fait la première beauté de la poésie la pensée, le sentiment et la vie, on trouvera suffi-amment ces qualités dans Rousseau. Si surtout on aime la convention dans l'art et l'imitation entêtée de ce qu'il est ridicule d'imiter, il y a dans Rousseau assez pour rassasier les plus avides désirs. Cela n'empêche pas qu'il n'a presque rien de lyrique. Il lui manque le fond et la moitié de

la forme. Il lui manque ce qui fait le fond de la poésie lyrique, l'idée le sentiment et souvent le sujet. Il lui manque une partie de la forme, l'expression animée. Il ne lui reste plus que l'élégance et l'harmonie. C'est peut-être assez pour ne pas mourir tout-à-fait : ce n'est pas assez pour être grand. Ses cantates sont le chef-d'œuvre de la poésie vide d'idées et

Il y a dans Lefranc de Pompignan quelques strophes immortelles.

Gilbert mourut avant d'être un grand homme. Son ode sur le Jugement dernier et ses derniers vers d'une sensibilité si douce et si navrante promettaient un poëte de génie, vraiment inspiré, et à tous égards digne d'un autre siècle.

André Chénier a des gémissements d'une exquise délicatesse et des flétrissures brûlantes pour les bourreaux de la révolution. Je goûte peu ses idées de révolution littéraire.

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

C'est vouloir deux choses qui n'ont pas îde sens. Des idées nouvelles, il n'y en a pas. Donner à des idées qu'on prétend nouvelles une forme antique c'est habiller la petite fille comme sa grand-mère, ou donner à un homme mûr son habit d'en-

Je ne fais aucun cas de Le Brun, le Pindare de la Révolution, qui prodiguait à tous les crimes heureux et à tous les nouveaux vainqueurs les chants barbares de sa lyre bizarre et vénale

Casimir Delavigne sent trop son rhéteur. C'est à peine s'il en restera quelques fragments.

Béranger fut le poëte pu parti libéral et irréligieux, le chantre populaire des gloires de l'Empire. Quelques unes de ses chansons s'élèvent à la hauteur et à la dignité de l'ode. Malheureusement il s'est eff rcé toute sa vie à faire la guerre aux gouvernements et à la religion et n'a dû une grande part de sa célébrité qu'aux obscénités et aux idées perverses dont il a rempli ses chants. S'il est permis de louer quelquefois ce talent merveilleux et flexible qui savait chanter l'héroïsme militaire comme les plus douces emotions, on ne peut assez flétrir ce mauvais citoyen qui employa sa vie à ruiner l'autorité dans la société et l'instinct nonnête et chrétien dans les âmes.

C'est à des sources plus hautes que se sont inspirés les deux plus grands poëtes du siècle, Lamartine et Victor Hugo. C'est à l'amour de la religion et de cette monarchie qui portait dans les plis de son drapeaux le souvenir des grandeurs et des prospérités de la France, qu'ils ont du leurs plus beaux chants. Ils sout ensuite sortis du temple : mais la harpe des poëtes n'a fait entendre aucun son sublime au souffle du doute ou de la Ils ont déserté les rangs de la monarchie, mais au milieu de cette foule en délire dont ils se sont faits les rois, ils ont perdu l'auréole divine et la couronne du poëte. Mais je n'ai pas à m'occuper des monstrueux égarements de ces deux grands poëtes. Leurs premiers chants ont donné à notre siècle une incomparable gloirs.

Lamartine n'est pas le poëte d'une nation ou d'une religion. Il est le poëte d'une époque. C'est là le secret de ses succès et de sa gloire. Ce que tous sentaient comme lui sans le définir, il l'a exprime dans une ravissante harmonie sans le definnit, il la exprime dans que l'avissante narmonte sans le qui, nir davantage. Pour la première fois la poésie française ne s'était inspiré que d'elle-même. Elle sortait à flots immenses, mais limpides et purs du cœur du poëte. L'âme parlait enfin : jusque là l'esprit seul avait parlé: l'âme parlait, et cette parole était vivante. C'était une harmonie, un soupir, une larme, une prière, une méditation, un rayon de soleil et d'espérance, un gémissement, un hymne, une extase d'amour. Ce n'était plus une poésie de convention avec une mythologie vieillie de dixhuit siècles. ('ette poésie nouvelle était le langage d'une âme chrétienne et religieuse. C'était un immense progrès de l'art. Il était sorti de ce tombeau poli mais glacé ou l'avait enfermé le dix-huitième siècle. Il vivait pour ne plus mourir.

Sans doute l'Art de Lamartine n'est pas parfait. S'il y a Sans doute l'Alt de Lamartine n'est pas pariait. S'il y a dans ses premières poésies, dans ses Méditations surtout et dans ses Harmonies, d'admirables inspirations chrétiennes, des idées élevées, des sentiments nobles et purs que le christianisme seul a fait germer au cœur de l'homme, si cette poésie si intime et si vraie est souvent chrétienne par le fond comme elle l'est par la forme, il y a aussi dans ses Méditations et plus encore dans ses Harmonies du vague et de l'indécision dans les idées et les sentiments qui laissent voir que la religion de Lamartine est plus souvent dans son imagination que dans son esprit et dans son cœur. Mais il a osé le premier après un siècle d'apostasies, de doute et d'incroyance, chanter des hymnes de foi, d'espérance et d'amour. Il n'est pas allé assez loin, sans doute, dans cette voie ; il a même passé une moitié de sa vie défaire le chemin glorieux de sa jeunesse; mais il a eu l'impérissable gloire d'avoir montré à la poésie que désormais son seul chemin naturel, le seul qui la conduit au sublime, c'est le chemin du Calvaire et du Thabor et non celui de l'Olympe et du Parnasse. Il a marché le premier dans ce chemin de la vérité et de la gloire que venait d'indiquer Chateaubriand : il y a marché entouré de tous ses amours et ses espérances, chantant avec une ineffable harmonie les priéres naïves de l'enfance, les ivresses et les abattements de la jeunesse, la foi et les doutes de l'âge mûr, les rêves de l'imagination et les déchirements du cœur, toutes les voix qui chantent dans la nature et dans l'âme humaine. Il a chanté surtout le tourment de la vérité et de Dieu; et si sa poésie s'arrête en chemin, si elle n'élève pas l'ame du lecteur jusques à Dieu sur les ailes puissantes de la foi, si trop souvent elle reste dans le nuage, du moins ce nuage n'est pas toujours plus près de la terre que du ciel. Elle ne fait pas assez connaître le Dieu qu'elle chante, elle ne l'aime pas assez. Elle dispose à l'aimer.

Je ne parle que des trois premiers volumes, qu'on ne s'y rompe pas. Je n'ai jamais a sez eu d'esprit de pénitence pour lire les autres poésies de Lamartine. Je conviens sans peines des défauts des premiers. Si comme toujours, Lamartine rêve trop et pense trop peu; il est plus imaginaire que sensible; il berce et amollit trop souvent au lieu d'élever et d'attendrir. Mais dans ses beaux endroits il a plus d'élévation et de vérité que tout ce qui l'a précédé. Je regrette qu'il n'ait pas toujours su

ce qu'il disait, et qu'il se répète si souvent. Victor Hugo est plus lyrique que Lamartine. Son génie est plus simple, plus varié, plus éclatant, plus riche, plus fort et plus sublime. Il n'a pas comme Lamartine une seule corde à sa lyre sur laquelle il chante toutes les émotions de son ame, tous les rêves et les caprices de son imagination. Il a chanté sur tous les tons ce qu'il y a de plus simple, de plus naïf et de plus gracieux dans la poésie et ce qu'il y a de plus sublime et de plus pompeux. Aucun poëte de son pays n'a chante avec autant de charme les grâces aimables de l'enfance. Aucun n'a chanté avec plus d'éclat et de grandeur la gloire et les infortunes de l'empire et mieux fait ressortir ce contraste du conquérant vainqueur du monde, puis dormant seul sur un rocher

au milieu de l'Océan. Aucun n'a chanté avec plus de charme les souvenirs d'enfance, les joies pures et saintes de l'âme, les premières et les plus suaves émotions du cœur. Aucun n'a peint avec de plus éblouissantes splendeurs toutes les beautés de la nature. Souvent l'inspiration lyrique d borde dans ses chants, depuis ses premières Odes et Ballades jusqu'aux Chints du Crévuscule. Sans doute le flot n'est pas toajours pur et le genie du poete a perdu de sa beauté première dans les Orientales, les Chints du Crépuscule les Rayons et les Ombres; mais jusque-là, malgré des défauts incontestables, l'abus de la description, la profusion des détails, les bizarreries, et ce qui est moins pardonnable, un penchant de plus en plus marqué à la volupté, une grande part reste encore à l'admiration. Depuis, le poëte est descendu bien loin de ces hauteurs. Il est descendu si bas qu'un œil chrétien n'ose plus le regarder. M is les premiers chants de son génie n'en so it pas moins les plus belles inspirations de la lyre française et la plus grande gloire poétique de notre siècle.

A côté de ces deux chantres inspirés une voix moins éclatante et moins harmonieuse, mais plus pure et plus chrétienne, chantait des hymnes de foi et d'amour. Eteinte aujourd'hui elle n'est pas oubliée. La Bretagne se souviendra longtemps sans doute de son poëte catholique, Edouard Turquety. La postérité aura un souvenir pour cette grande âme qui, dans un siècle de décadence, eut le courage de chanter la foi de son premier age et d'y mourir fidèle.

On a dit que le théâtre de Corne lle est une école de héros. Les possies de Turquety valent mieux encore : elles sont une école d'hommes et de chrétiens. Il n'y a peut-être pas de poëte, au moins parmi les Français, plus propre à faire des hommes et des chrétiens. Il n'y en a pas qui aient le cœur plus pur et les sentiments plus nobles et plus élévés. Ce serait une belle œuvre de faire un recueil de ses plus belles poésies pour la jeunesse amie des lettres. Il y aurait peu de lectures plus saines et de plus agréables.

Comment se fait-il donc que Turquety semble inconnu d'un si grand nombre de lettres? La raison en est bien simble, c'est qu'il n'a jamais voulu flatter les vices de ses contemporains. Les méchants n'ont pas voulu le connaître parce qu'il était catholique, et comme il arrive trop souvent, les bons sont entrés innocemment dans cette conspiration du silence, la plus cruelle de toutes. Je ne soutiendrais pas que le vers de Turquety vaille en général celui de Victor Hugo et de Lamartine, ni que son imagination vaille la leur; mais il y a des pages mâles, simples, élevés que ses deux devanciers n'auraient pas su écrire.

On ne voit' généralement dans Turquety qu'un reflet des qualités et des défauts de Hugo et de Lamartine. C'est une injustice. Je ne dis pas que cette appréciation manque tout à fait de just sse; mais elle est incomplète. Hello a dit: "L'Art est le souvenir de la présence universelle de Dieu." C'est la le grand mérite de Turquety et son originalité. Il se souvient toujours de Dieu.

### X

### POESIE LYRIQUE CHEZ LES ANGLAIS

La poésie lyrique chez les Anglais n'a été le plus souvent ni nationale, ni religieuse. Elle s'est trop tenue dans l'imitation des formes antiques. Il lui manque trop souvent la spontanéité, l'essort puissant, le vol libre entre la terre et le ciel. Trop rarement elle épanche les émotions les plus intimes de l'âme, parce que jamais elle ne chante le tourment des choses éternelles, la soif de la vérité et d'un amour trop grand pour la terre. Elles ne pleure pas avec ces larmes, elle ne soupire pas avec ces soupirs de l'âme chrétienne.

Le premier lyrique qu'ait eu l'Angleterre, c'est Dryden, le poëte de la satire et de l'indignation. Son ode sur la musique, Alexander's Feast, est un chef-d'œuvre d'harmonie et de versification; mais on y chercherait vainement l'inspiration. Ce n'est qu'une ode païenne adressée à la vierge patronne de la musique, Ste. Cécile

Au xviiie siècle, Thomas Gray se fit une grande renommée poétique par un petit nombre d'odes dont quel jues-unes tra-hissent les dons éminents du génie lyrique. L'élégie écrite dans un cimetière de campagne est l'œuvre d'une imagination gracieuse et tendre. Avec un peu plus de clarté le Barde serait un chef-d'œuvre. C'était la première fois que la lyre anglaise frémissait d'enthousiasme. Gray n'y retourna plus. Sa poésie est toujours harmonieuse et savante, élevée sans exagération et sans enflure. Il eut, avec une imagination forte plutôt que riche, une exquise sensibilité et le don de l'harmonie.

Coleridge son contemporain prodigua les couleurs d'une imagination riche et profon le. Ses odes souvent pleines de mouvement ont plus de fureur que d'inspiration. Je lui voudrais plus de sobriété et moins de rhétorique révolutionnaire.

Les poésies de Wordsworth, simples dans l'expression, sont souvent tendres et rêveuses; mais elles ressemblent trop à des dissections de sentiments.

Byron avec un talent original et élevé n'a été qu'un poëte de fantaisies et de fort mauvais es fantaisies. Il serait impossible de lui contester une imagination brillante et féconde, une expression hardie et simple à la fois, harmonieuse et pittoresque, le don éminent d'animer les créations de son esprit. Mais là doit se borner l'éloge. S'il y a des sentiments dans Byron, c'est ordinairement un sentiment qui n'a rien de pur, rien de noble, rien de grand et qu'un chrétien ne peut écouter qu'en baissant la tête et en rougissant. Sa fierté et sa grandeur ne sont au fond que de la bassesse et de l'orgueil. Il y a des exceptions sans doute. Il y a çà et là des strophes, des morceaux qu'envierait un poëte honnête et chrétien. J'en veux citer un exemple tiré de son plus mauvais ouvrage.

"Ave Maria ! sur la terre et les flots cette heure céleste, ô

Marie, est la plus digne de toi.

"Ave Maria! Bénie soit cette heure! Bénis soient le temps, le climat, le pays où si souvent j'ai senti dans tout son charme cette heure si belle et si suave descendre sur la terre! La cloche aux sons graves se balancait dans la tour lointaine : les mouvantes vibrations de l'hymne du soir acrivai ent jusqu'à moi. Aucun souffie n'agitait l'air aux teintes de roses, et cependant les feuilles de la torêt frémissaient comme si la ferveur de la prière les eût fait tressaillir.

"Ave Maria! c'est l'heure de la prière! Ave Maria! c'est l'heure de l'amour! Ave Maria! O Marie, permets que nous élevions nos regards vers ton Fils et vers toi, Ave Maria! Oh! qu'il est beau ce visage, et ces yeux baissés sous les ailes de la colombe toute-puissante? Qu'importe que ce ne soit là qu'une image peinte ; non, ce tableau n'est pas une idole, c'est la réali é même."

Ce n'est pas la seule inspiration catholique de Byron. Mais elle sont rares. Dans l'ensemble il y a peu d'œuvres poétiques aussi bien faites pour flétrir les cœurs et avilir les âmes. Trois sentiments y règnent partout comme ils ont régné sur toute la vie de cet homme qui avait perdu dans les orgies jusqu'au sentiment de la honte et du remords : l'orgueil, la haine et la volupté. Il a constamment trahi et mép isé tout ce qu'il y a de grand, de noble, de pur dans le cœur humain. Religion, amour, patriotisme valeur, dévouement, tout lui est un sujet de moquerie, de doute et de mépris.

Ch lde-Harold, le plus vanté et le moins mauvais de ses grands poëmes, n'est qu'un très-heau portrait d'une fort vilaine figure. C'est la peinture de Byron lui-même, mais d'un Byron idéal qui ne vaut pas de bien tristes réalités. Childe-Harold n'est qu'un monstrueux composé d'orgueil et de volupté, un débau-ché qui ayantper du la sensibilité au milieu des plus vils orgies, laisse sa patrie et son foyer trahi, et s'en va en pays étrangers à

la chasse de nouvelles émotions. Les succès éclatants de Lord Byron, l'enthousiasme qui accueillit son nom et ses œuvres, l'empressement des rimeurs à faire du Byron comme ils faisaient du Lamartine, trahissent la honte et la dégradation d'une société où s'effacent avec les dernières lueurs du christianisme, les dernières lumières de l'honneur et de la conscience. Les gens honnêtes n'ont pu que dé-plorer les écarts de cet heureux génie et les hommes de goût déplorer ces caprices bizarres et dégoûtants de cynisme et d'orgueil.

Il reste à Byron un mérite, un seul, mais qui suffit à sa re-nommée, celui du style. Il rend avec vérité tous les mouve-ments de son esprit et de son cœur. Il eut été grand poëte s'il eut été honnète et chrétien. Il a quelques pages remarquables pour le sentiment comme pour l'expression. Malheureusement ces beaux passages sont rares dans Byron, et tel qu'il est, avec son rire diabolique, son orgueil et ses mépris, avec sa tristesse sombre et infernale, il n'est plus qu'un illustre scélérat, un gé-nie brillant, mais dévoyé, perdu sur le chemin de la dégradation et de la mort, au milieu d'une nuit de crimes et de ténè-bres, sans autre jour que celui des incendies, sans autre voix que celle du désespoir et de la haine, comme cette nuit dont il a peint l'épouvante et l'infernale horreur.

On pourrait dire des œuvres de Byron ce qu'll a dit de lui-u-ême. "C'est comme une guirlande de lierre qui environne une tourelle en ruine. A l'extérieur, elle est verdoyante et fraîche, mais par dessous détériorée et grisâtre."

Contemporain de Byron, son rival et son ami, le poête national de l'Irlande, Thomas Moore, composa les chants peut-être les plus harmonieux et les plus doux de la poésie anglaise. Byron avait rempli d'une sombre énergie ses rêves capricieux et bizarres. Son langage mâle et ferme n'est pas surchargé d'ornements. Moore à toujours des grâces un peu molles, une profusion d'images et de couleurs, un luxe orientale et une incomparable harmonie. C'est Lamartine avec la grandeur et le nuage de moins; avec la précision, la clarté, et souvent la cha-leur et la vivacité de plus. L'imagination domine chez lui comme chez le poëte français. Ses odes ne sont souvent que de gracieux caprices d'un esprit facile et brillant. Quelquefois elles sont l'écho et la traduction fidèle des souvenirs de sa patrie, l'expression courts, mais vive et animée des sentiments patriotiques, et alors elles sont des chefs-d'œuvres de sensibi-

C'est dans ses Mélodies Irlandaises que Moore a été le plus simple et le plus vrai. C'est là seulement qu'il a été grand poëte lyrique, plus grand qu'aucun de sa nation, plus grand qu'aucun de l'Angleterre. Gray n'a pas cette vie puissante. Il n'est jamais poëte national et populaire. Sa poésie ne jaillit pas de son cœur ému par une grande passion ou un grand sentiment. Il n'eut pas comme Moore la bonne fortune de trouver autour de lui les poétiques traditions d'une patrie chère et malheu-reuse. Le rayon inspirateur ne lui vint pas comme au poëte Irlandais sur toutes les brises des lacs, sur tous les rayons de soleil, de tout s les montagnes, du fond des savanes, du milieu des ruines. Il ne trouvait pas l'inspiration comme Moore dans une nature pittores que faite pour les grandes émotions de la poésie et dans une histoire dont les gloires passées rendaient plus poignantes encore les douleurs présentes. C'est là ce qui a fait la glore de Moore. Il a reçu de sa patrie plus encore qu'il ne lui a donné. Poëte national de l'Irlande, il a aimé sa patrie. Il était épis de sa g oire ; mais trouvant cette gloire obscurcie par les tri tesses de son temis, il la rechercha dans le passé et trouva les anciennes traditions de l'Irlande et toute son antique grandeur encore vivante dans le cœur de son peuple et dans ses chants populaires. L'Irlande est dans son poète avec son imagination brillante, son esprit facile et charmant, son cœur sensible et tendre, son héroïsme, ses rêveries, ses souvenirs, ses chants, ses gracieuses légendes, sa riche nature. Il n'y manque que sa foi ardente et hérorque. A prine le poëte touche-t-il à ce sentiment le plus vif pourtant, le plus fort et le plus beau, celui qui a sauvé la vie de la nationalité Irlandaise et qui fera tou ours sa gloire et sa force. A-t-il compris sa faute! Il est permis d'en douter.

L'Irelande peut encore compter parmi les plus beaux dons que Dieu lui a faits ce génie vraiment poétique qui ne le cède à aucun pour l'éclat de l'imagination, la sensibilité et la tendresse, la merveilleuse richesse de figures et la pureté du langage. Il prit la harpe de sa patrie et lui fit rendre des sons sublimes. Mais comme l'a dit le poëte lui-même, c'est la gloire de la lyre autant que la sienne. Il a été seulement le vent qui en passant légèrement sur ses cordes les réveille à la lumière, à la liberté et à l'harmonie. Il fait connaître au monde les chants populaires de sa patrie : mais c'est en traduisant les chants populaires de sa patrie qu'il s'est fait un nom immortel. Sans ses Mélodies Irlandaises Moore ne serait qu'un poëte délicat et gracieux qui aurait mis toutes les richesses de son imagination et la tendresse de son cœur dans des chants de volupté. Il n'aurait fait qu'amollir les âmes et les énerver comme Byron n'a fait que les souiller et les corrompre. voudrais que la postérite oubliât ses odes anacréontiques. Mais l'Irelande chantera toujours ses suaves mélodies que tout le monde connaît.

Entre Byron et Moore s'est placé un illustre poëte écossais, Thomas Campbell, l'auteur des Pleasures of Hope, de Exile of Erin, Yem riners of England Lochiel's waining. Il excelle dans la peinture des grandes émotions de la guerre, comme dans l'expression des sentiments tendres et gracieux de la vie intime. Il n'a pas la prodigieuse richesse de couleurs, l'imagination éblouissante ni la mélodie enchanteresse de Moore: mais son génie est plus visible et plus fort sans pourtant manquer de tendresse. Il n'eut pas non plus l'imagination féconde, sombre et terrible de Byron; et cependant il a excellé dans les tableaux de terreur. Son goût est plus pur et plus sobre que celui de ses deux rivaux. Le caractère de son talent le rapprocherait peut-être davantage de Gray.

J'aurais aimé à dire un mot de Tennyson. Mais cette litanie des poëtes lyriques ést déjà si longue que je demamde la per-

mission de passer outre.

J'aime davantage les poësies d'Adélaïde Procter. Ce ne sont plus souvent que des chants simples et monotones de douleur et de résignation. Quelquefois c'est une prière gracieuse et tendre. C'est toujours une poésie pleine de foi et d'amour. On n'y doit point chercher des élans sublimes et des transports enflammés. Cette poésie n'éblouit jamais les yeux; mais elle charme les cœurs comme une voix d'ami. Elle sourit comme une fleur qu'on rencontre à une fenêtre, au milieu de l'hiver, quand le ciel est pâle et que la terre est glacée.

A. DE ST. RÉAL

Montréal, Juillet 1874.

#### ECLIPSE DE LUNE

Quelqu'un, après avoir observé la dernière éclipse de lune visible dans la nuit du 24 au 25 du mois dernier, écrivait à un de ses amis la lettre suivante qu'on ne lira pas sans intérêt. Nous n'avons voulu rien retrancher de cette lettre qui n'était pas destinée à voir le jour, préférant lui conserver sa forme originale. La voici telle qu'on a bien voulu nous la commu-

"Je viens de jouir, pour la première fois de ma vie du spectacle d'une éclipse de lune. J'ai passé la nuit blanche pour cela, mais je vous avoue que je ne regrette pas le sommeil perdu. Le temps a été des plus favorables: pas un nuage dans l'atmosphère, un temps calme et serein, une vraie nuit d'été. Ma chambre de nuit elle-même m'a servi d'observatoire.

De 11 hrs. p. m. à minuit la lune a brillé dans le ciel d'un éclat inaccoutumé. On ne voyait luire à côté d'elle que quelques étoiles de première gran feur, et encore était-ce avec peine que l'on pouvait distinguer Wéga et Altaire, plongées quelles étaient dans les rayons de l'astre des nuits. Je savais qu'à minuit moins six minutes, la lune allait entrer dans la pénombre, mais ce n'est qu'entre 12½ hrs. et 1 hr. que j'ai pu remarquer bien clairement que sa lumière s'affaiblissait. Je remarquai facilement alors l'affaiblissement graduel de sa lumière par les ombres des barreaux de ma fenêtre qui se dessinaient de moins en moins distinctement sur le pavé de ma chambre. On eut dit qu'un nuage de plus en plus épais passait sur le disque de la lune, et cependant le ciel était parfaitement pur ; six minutes environ avant 1hr. du matin, je vis le disque de la lune s'échancrer dans sa partie occidentale. Je saluai avec enthousiasme pour la première fois les ombres de la terre à 90,000 lieues de distance. La partie obscurcie de la lune fit ressortir davantage l'éclat de la partie encore brillante, et il sembla que la reine des nuits s'illuminait de nouveaux feux

pour lutter contre les ombres qui allaient l'envahir. "Cependant le voile qui la recouvrait en partie allait s'a-grandissant de plus en plus et bientôt elle nous apparut comme à ses quadratures, si à cette phase de la lune on pouvait distinguer la lumière cendrée et si cette lumière cendrée avait une teinte rougeâtre. A partir de ce moment, je remarquai que l'ombre nouvelle qui arrivait sur la lune était plus épaisse que celle qui était déjà parvenue, et quand le bord occidental de l'astre arriva dans l'ombre, la moitié occidentale de son disque parut d'un rouge clair, l'autre moitié d'un rouge sang, et l'on distinguait très-bien la ligne de démarcation entre les deux nuances. Il était alors 2hrs. 7 minutes du matin. A 2hrs. 26 m. selon qu'il avait été prédit, la lune se trouvait plongé

entièrement dans l'ombre pure de la terre.

"Je croyais alors avoir vu la partie intéressante du phénomène, car je ne m'attendais nullemont à voir une éclipse de lune avec disparition complète de l'astre (chose assez rare au dire d'Arrago lui-même.) Cependant une neureuse surprise m'était réservée ainsi qu'à mes compagnons de veille. Vers 2hrs. 35m. on eut dit qu'une fumée légère se jouait sur le disque rou-geâtre de la lune, et en moins de temps qu'il en faut pour le dire la lune s'éclipsa si bien que mes cempagnons et moi, nous la perdîmes complètement de vue. Mais elle ne demeure qu'une vingtaine de secondes dans cet état. Cinq minutes plus tard le même phénomène sembla vouloir se reproduite, mais cette fois la lune ne disparut pas entièrement.

"Cette disparition complète, suivant Arago, proviendrait des nuages qui seraient à l'horizon, et même un peu au-dessous de l'horizon durant l'éclipse, et qui intercepterait les rayons refractés du soleil, auxquels seuls la lune doit sa teinte rougeatre dans les éclipses totales. Ai $_{\Pi}$ si au lieu des nuages eux-mêmes, ce serait leur ombre qui se projetterait sur la lune, et nous la cacherait, Ce qui tend à confirmer cette explication c'est que 1 h. ou 1 après cette disparition, je vis apparaître des nuages sur presque tous les points de l'horizon.

Je n'ai pas besoin de vous dire que depuis longtemps déjà lors de cette disparition de la lune, la voûte céleste était étoilée comme dans les plus belles nuits à l'époque des nouvelles lunes. Non loin de l'astre éclipsé je voyais Orion et le Tau-

" Grâce aux brillantes étoiles qui entouraient la lune j'ai pu m'assurer que sa disparition n'était pas l'effet d'un mage pas-sant devant elle. Car ni avant, ni pendant, ni après le phenomène, aucune étoile n'a même pâli autour de la lune. Je m'attendais à ce que la lune reprit son éclat après l'éclipse par la partie qui s'était éclipsée la première, mais je fus fort désapointé en la voyant reprendre sa lumière primitive par le bord nordest de son disque. Toutefois je me suis expliqué cela par la considération que la lune n'était pas passée par le centre même du cône d'ombre, mais un peu au-dessus. A quatre heures du matin j'allai reprendre mon lit. La lune alors n'était plus éclipsée que de quelques doigts.

### L'ACHEVEMENT DE LA COLONNE

La voilà terminée. Hier, une machine à vapeur enlevait en douze minutes à une hauteur de quarante-sept mètres, la colonne d'airain qui recouvre le lanternon et doit supporter la statue. Cette calotte pèse deux mille cinq cents kilogrammes. C'était une opération difficile mais qui a parfaitement réussi. Il n'y a plus qu'à l'ajuster, à achever le bonzage, déjà fait à moi-tie, et à démolir les échafaudages. Vers la fin du mois, la place Vendôme aura repris son aspect d'autrefois. Il ne manquera que César:

Seul, le jour dans l'azur, et la nuit dans les astres. Comme dit Victor Hugo.

Quand à la statue, rien n'est encore décidé. Elle a une histoire, cette statue, une histoire qui frise la légende.

Œuvre de Chaudet, elle fut enlevée en 1815, condamnée à être fondue et à fournir son bronze à la statue de Henri IV. Les ouvriers alors bonapartistes se cotisèrent, et achetèrent du bronze pour remplacer celui qu'ils détournèrent et firent avec ce métal sacré pour eux des petites réductions... Dix de ces sta-tuettes sont encore à l'heure qu'il est dans la jambe gauche du bon Henri. La petite Victoire que l'Empereur tenait à la main échappa toute entière à la brisure et fut retrouvée il y a quelques années.

En 1832, toujours comme dit Victor Hugo:

A la Colonne veuve, on rendit sa statue!

Mais avec le mauvais goût inhérent à cette époque bourgeoise, on plaça sur ce monument romain le bonhomme à la redingote grise et au petit chapeau de Seurre. Napoléon III voulut restituer à la colonne le César de Chaudet. Il en chargea M. Dumont, qui eut la bonne fortune de pouvoir replacer dans la main de son personnage la petite Victoire de la statue originale.

Quand les communeux renversèrent la colonne, l'œuvre de M. Dumont sut brisée en mille morceaux. Tous ont été re-trouvés, sauf la petite Victoire. Mais le modèle complet existe dans l'atelier de l'artiste.

Rien n'est donc plus facile que de refaire cette statuette, et Pon ne comprend pas que, —malgré le vote de l'Assemblée, —
elle ne soit pas refaites. Ce vote dit, en effet que "la colonne
sera rétablie dans son état primitif." Or, l'état primitif comporte la \*tatue de Chaudet. La direction des Beaux-Arts, desobéit dons à l'Assemblée en ne fournissant pas la reproduction
de cette couvre d'ort. Il n'ye pas de politique l'àquens Area de cette œuvre d'art. Il n'y a pas de politique là-dedans. A vec ou sans statue, la colonne est un monument élevé à Napoléon. Ne pas le rétablir au grand complet, c'est donner quelque peu raison aux communeux. M. Charles Blanc pourrait avoir ses m tifs pour accepter l'idée de cette mutilation, M. de Chennevie serait bien embarrassé de donner les siennes. Ceci dit, qu' lques détails sur l'entreprise qui s'achève.

Elle a commencé il y a dix-huit mois, et a coûté la somme de deux cent cinquante mille francs. Les soixante dix mille francs de crédit supplémentaire ne sont affectées qu'au dallage et au pavage de la place, à la réparation des grilles, etc. Tous les travaux ont été traités à forfait avec les entrepreneurs.

Il n'a pas fallu rapporter moins de sept cents morceaux de bronze. Les plaques examinées une à une, ont été rebouchés. Tantôt l'on a remis un nez, un bras ou jambe à un personnage, tantôt on a refait des bonshommes entiers. C'est un traveil si exceptionnel qu'il n'existe pas dans l'art ou dans l'industre de termes précis pour le définir. Toujours est-il que lorsque les plaques ont été placées, il n'y avait plus trace des cassures ni des restitutions.

La colonne toute entière est construite en pierre dure de Saint Maximin. Les plaques n'y adhèrent pas. Elles sont assujetties par des goujons, et s'emboîtent en suivant les courbes en hélice. Pour en enlever une, il faut la briser ou commen-cer par le haut et tout démonter, compris la pierre. Le bronze employé pour remplacer les morceaux perdus est du métal à canons. Entre le bronze et la pierre, il existe un espace de quelques centimètres.

Le raboulonnage de la colonne est l'œuvre d'un architecte aussi artiste qu'érudit, M. Alfred Normand, l'auteur de la maison pompeienne de l'avenue Montaigne. Il en a fait une restitution patiente, conformément au vote de l'Assemblée, et absolument comme s'il s'agissait de reconstruire un édifice curieux de la Grèce ou de nome. Il a été fort bien secondé par un inspecteur très-soigneux et très-méritant, M. Caseaux. Les nez, les bras, les jambes et autres morceaux de sculpture sont de M. Victor Thiebaut, la montagne de M. Mauduit et Bechet, la maçonnerie de M. Vernaut et la charpente de M. Du-

Bientôt, grâce au concours de tout ce personnel, les gens du monde dégoutés de la vie, qui n'eussent jamais voulu se jeter du haut d'une plate-forme révolutionnaire comme celle du monument de Juillet, pourront reprendre le cours de leurs exercices. Le chapiteau de la colonne Vendôme sera rendu le mois prochain nux amateurs de suicide et aux anglais atteinte du spleen.—Figaro.

### NO3 GRAVURES

STATUE DE LAMARTINE

Dans le projet de M. Falguières, Lamartine est représenté debout, tête nue, dans un ample vêtement ; son attitude est empreinte d'une certaine mélancolie réveuse, rendue avec beaucoup de finesse. Il tient à la main ce magique crayon de l'historien avec lequel il a buriné, pendant les dernières années de sa vie, tant de volumes

Sur le socle est déposé le drapeau tricolore que le tribun célébra dans une phrase restée légendaire.

Aucun titre d'ouvrage, aucune date. Le socle lui-même est très peu chargé d'ornements décoratifs.

M. Falguières va se mettre à l'œuvre immédiatement, et la statue de Lamartine pourra être inaugurée à Mâcon au printemps prochain.

PRISONNIERS RÉPUBLICAINS SOIGNES PAR LES CARLISTES

La guerre est souvent très-agréable pour les prisonniers. On dirait que ceux que représente notre gravure sont de cet avis.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie des bronches, maux de Gorge et Consomption, produisent toujours l'effet désiré.-Lafond et cie. 25 cents la boîte.



STATUE DE LAMARTINE, DESTINEE A LA VILLE DE MACON.—Escuisse de M. Falguiere, Premier Prix du Concours.





ESPAGNE: PRISONNIERS RÉPUBLICAINS SOIGNÉS PAR LES CARLISTES.

### T, UDINION PUBLIOUR

JEUDI 12 NOVEMBRE 1874

### LA SUITE DU PROCES LEPINE

Les nouvelles du Mani oba nous font marcher de surprise en surprise.

Lorsque Lépine a été traduit devant les tribunaux, on s'est dit ici qu'il ne serait point trouvé coupable, que les jurés ne s'accorderaient jamais: le contraire est arrivé, et Lépine est condamné. Surprise générale.

Deux autres Métis, Naud et Lagimodière, qui faisaient partie du conseil de guerre devant lequel Scott a été condamné à mort, étaient en prison en même temps que Lépine. Le télégraphe, après avoir gardé le silence pendant trois jours, nous annonce tout à conp que Naud a subi son procès, que les jurés n'ont pu s'accorder et que le juge les a congédiés. Deuxième surprise, car la preuve étant la même pour Naud et paur Lépine, pourquoi ce désaccord?

Le télégraphe redevient muet pendant six jours, puis nous apprend que Lagimodière est libéré, la couronne s'étant désisté de toute poursuite contre lui, à la suite du désaccord des jurés dans le procès Naud, et que ce dernier demeure prisonnier. Troisième surprise, car pourquoi libérer l'un et garder l'autre en prison lorsque tous deux sont accusés du même fait et inculpés au même

Evidemment nous sommes trop loin du Manitoba pour comprendre ce qui s'y passe. Ce qui nous paraît le plus clair en ce moment, c'est que la condamnation de Lépine a rappelé les Métis au sentiment de la réalité, et qu'ils sont decidés à ne plus céder aux injonctions d'un juge plus ou moins partial.

Le juge Wood faisait partie du cabinet local de l'Ontario, lorsque M. Mackenzie a mis à prix la tête de Riel.

Nous constatons avec plaisir que la presse, en général, d'un bout à l'autre du pays se prononce en faveur de l'amnistie. Voici comment s'exprime le Montreal Herald:

"Autant que nous pouvons en juger par le ton de la presse d'Ontario, le sentiment public n'exige aucune vengeance. Il demandait que la suprématie de la loi fût affirmée, mais il tient compte des circonstances qui ont induit le juré à recommander Lépine à la clémence, et il appuie cordialement cette recommandation. La presse réformiste, le Globe compris, parait unanime sur ce point, et puisqu'il est reconnu que la clémence devrait être étendue à tous ceux qui ont pris part au crime que nous discutons, nous croyons que l'on reconnaîtra bientôt qu'il serait sage d'étendre l'acte d'oubli, de le rendre complet et de ne pas continuer une série de procès qui ne peuvent avoir d'autre résultat que de prolonger une pénible agi-

Le Globe lui-même, qui est la principale cause de toute l'agitation actuelle, revient à de meilleurs sentiments

"Il reste à Son Excellence le Gouverneur-Général, ditil, comme représentant de Sa Majesté et premier homme de la Puissance, de dire ce que l'on doit faire de la recommandation à la clémence faite par le Jury. En tout cas, une telle recommandation demande que l'on y prête beaucoup d'attention, dans le cas présent même plutôt que dans un cas ordinaire. Cela forme, sans aucun doute, dans l'esprit du Jury, une partie matérielle du verdict. Le criminel, lui aussi, on ne peut en douter, avait des circonstances atténuantes à plaider. Il n'agissait pas d'après lui même, mais il était subordonné à Riel, et il y a raison de croire qu'il pensait avoir une ombre de loi pour ce qu'il a fait. Dans ces circonstances, nous ne doutons pas qu'une commutation de la peine ne soit recommandée à Son Excellence. Il a été répandu assez de sang dans une mi-érable querelle, et si la dernière sentence est suffisante pour montrer de quel œil le peuple du Canada regarde le meutre de Thomas Scott, personne ne s'y opposera."

Le Globe ne demande pas encore l'amnistie, comme on le voit; il recommande seulement d'accorder à Lépine son pardon. C'est l'amnistie complète et entière qu'il faut, car l'amnistie seule mettra fin au malaise qui règne depuis trop longtemps dans le pays.

### DE L'IFFLUENCE DU VACCIN SUR L'ABONNEMENT

Deux médecins de cette ville ont renvoyé notre journal parce que nous avons publié un article scientifique sur la nature du virus variolique. Ce coup était inattendu et nous trouve sans défense.

Voici le Dr. Crevier qui, armé de son microscope, prétend découvrir dans le vaccin des légions de Bactéries, tend découvrir dans le vaccin des légions de Bactéries, sorte d'animaux qui ont pour spécialité d'engendrer les maladies quand ils ne campent pas sur des pointes d'émaladies quand ils ne campent pas sur des pointes d'érôle d'amoureux bafoué d'une originalité remarquable.

guilles. Nous nous empressons d'ouvrir nos colonnes à une dissertation sur le sujet.-Ah! aisent nos deux medecins, ah! le Dr. Crevier écrit dans l'Opinion Publique qu'il a découvert des bactéries dans le pus variolique attendez un peu, que nous le confondions : nous nous désabonnons!

A cela que pouvons-nous répondre? sinon que s'il faut des précautions pour se garder du bacterium variolaris et en général de tous les "terribles vibrioniens," il en faut aussi beaucoup avec quelques médecins. Il sera reconnu à l'avenir que nous ne sommes pas de simples patients, mais aussi des victimes. C'était l'avis du Dr. Sangrado au moment de mourir.

Quelle chose par-là nous peut être enseignée? J'en vois deux : dont l'une est qu'entre nos ennemis Les plus à craindre sont souvent les plus petits ; L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire Qui périt pour la moindre affaire.

Nous souhaitons à ces deux médecins -dont nous ignorons les noms, du reste-d'attraper la picotte et de n'en

#### NOUVELLES

A Québec, le 2 du courant, il y a eu dans la salle Jacques-Cartier une assemblée composée de près de 3,000 personnes, pour protester contre la condamnation de Lépine et demander une amnistie immédiate.

L'assemblée était présidée par M. Rhéaume. L'hon. M. Thibaudeau, MM. Cauchon, Caron, Pelletier, Fréchette, Amyot, prirent la parole et tous s'engagèrent à demander l'amnistie par tous les moyens possibles et à assurer la mise en liberté de Lépine.

L'opinion publique est vivement excitée; il n'a pas té question de politique dans cette assemblée, mais tout le monde admet que si l'amnistie n'est pas accordée, les trois ministres français dans le cabinet fédéral auront à résigner.

Les représentants des gouvernements locaux d'Ontario, Québec, Nouvelle Ecosse et Nouveau Brunswick se sont éunis à Ottawa pour fdiscuter la question de l'immigration. Les représentants du gouvernement de Québec étaient les hons. MM. Malhiot et Robertson; Ontario, l'hon. M. Crooks; Nouvelle Ecosse, MM. Annand et

à la convention.

Le 5, à Ottawa, le gouvernement fédéral a eu une conférence avec les délégues envoyés par les provinces pour régler la question de l'immigration; après une longue iscussion les résolutions suivantes ont été adoptées:

L'agent général à Londres devra s'occuper de tous les moyens convenables à adopter pour attirer l'immigration au Canada sans distinction de provinces. Les bureaux des différents agents d'immigration des provinces seront établis à Londres. Les agents employés en Angleterre seront sous le contrôle exclusif du gouvernement fédéral.

Le bureau central fera distribuer des pamphlets établissant les avantages que les différentes provinces offrent à l'immigration, ainsi que les lois de chacune d'elles. Les frais de publication devront être supportés par les différentes provinces.

Mercredi, le 4, a été célébrée aux Trois-Rivières, la fête patronale de M. le Grand Vicaire Chs. Ol. Caron, Supérieur du "Séminaire St. Joseph des Trois Rivières." Le même jour, a eu lieu la bénédiction de la chapelle de ce séminair**e.** 

Le sermon a été prononcé par le Rév. M. Ol. Caron. Il a pris pour texte, ces paroles du Livre de la Sagesse: Qui erudiunt multos, fulgebunt in perpetuas ceternitates. Le savant prédicateur développa cette belle pensée avec toute l'éloquence qu'on lui connaît.

On nous annonce que M. l'abbé Chabert, qui a rouvert ces jours derniers, son Ecole des Beaux Arts, se propose de recueillir des souscriptions pour deux brochures qu'il a préparées, et qui ont pour titre "l'Art du Dessin" et "Du présent et de l'avenir, en Canada, des Beaux Arts, des Arts et Métiers et de l'Industrie." Ces ouvrages Ces ouvrages devront servir pour l'enseignement des élèves et seront d'un grand intérêt pour les amateurs. Le but de M. Chaber en publiant ces brochures, est d'activer le mouvement qui se produit en faveur des beaux arts, et d'aider son entreprise. Il compte sur l'encouragement du public et des personnes qui favorisent l'Ecole des Beaux Arts, actuellement sans ressources.

Sous le titre: L'Epicier de Québec, on lit dans l'Evéne-

L'espace nous a fait défaut hier, pour constater le grand succès remporté par cette charmante pièce comique. D'un bout de l'ouvrage à l'autre, le rire le plus homérique et les applaudissements les plus chaleureux n'ont cessé de se faire entendre.

Il faudre de toute nécessité que la pièce soit jouée encore une fois, car un grand nombre de personnes la redemandent à grands cris. L'auteur qui désire garder l'anonyme, est bien connu à Québec, et son début comme auteur dramatique, est un des plus brillants. Son Epicier

On craignait d'abord que la pièce ne fût un peu croustillante, mais cette crainte a disparu dès la troisième scène et la morale est sauvée par un dénouement des mieux réussis. Nous engageons fortement M. Maugard, à jouer une seconde fois l'Epicier de Québec; la salle qui était très convenablement garnie, mardi dernier, sera certainement comble à une autre édition.

C'est avec plaisir que nous apprenons l'arrivée de M. l'abbé Verreau, principal de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, parti depuis quinze mois pour faire des recherches dans les principales bibliothèques d'Europe et copier les documents qui ont rapport à l'histoire ne notre pays.

Nous apprenons avec plaisir que M. Napoléon Legendre derit en ce moment une biographie de Mademoiselle Lajeunesse. La brochure, ornée d'un portrait et d'un autographe, sera prête vers la mi décembre, c'est à dire avant l'époque où l'Albani viendra au pays.

Le Foyer Canadien annonce dans son dernier numéro que la situation des affaires aux Etats-Mnis ne s'améliorera vraisemblablement pas avant le cemmencement de

Le même journal nous informe que la manufacture de fer et d'acier de St. Albans est fermée depuis deux semaines. On dit qu'elle ne marchera que la moitié du temps tout l'hiver. Beaucoup d'employés se trouvent ainsi sans ouvrage et dans une situation critique.

Le Rév. F. X. Leclerc, ci-devant vice-supérieur du Collége Masson, s'est embarqué pour l'Europe le 7 no-

Ce digne prêtre doit entrer dans l'ordre austère de Chartreux. Il était voué depuis 17 ans à l'œuvre pénible de l'éducation de la jeunesse.

Il emporte avec lui les regrets et l'estime de tous ceux qui l'ont connu.

#### BULLETIN TELEGRAPHIQUE

#### ALLEMAGNE

Berlin, 4 Nov.—Le Reichstag a ratifié le traité postal avec le Chili et le Pérou.

Un décret portant la date du 29 octobre, établit la chambre des réprésentants de l'Alsace et de la Lorraine et fixe ses droits et prérogatives. Elle pourra faire connaître ses vues sur le budget et sur les mesures ne relevant pas directement de la législature impériale. Elle se composera de délégués de chaque district, qui seront élus pour un certain nombre d'années.

L'Empereur se réserve de fixer l'époque et le lieu des séances de cette assemblée.

Berlin, 3.—On rapporte que l'accusateur public va prendre des procedes contre la Gazette de l'Allemagne du Nord et la Germanie, pour avoir publié prématurément l'indictement de Kullman. On dit aussi que la Gazette de l'Allemayne du Nord va être en outre citée devant les tribunaux, pour avoir publié la correspondance entre Kerr Von Bulow et le comte Von Arnim.

### ESPAGNE

Bayonne, 3 Nov.—Le siége de Irun continue et les carlistes retrécissent chaque jour leur cercle d'investissement. Les républicains ont brûlé la garre du chemin de fer, afin d'empêcher les assiègeants de l'occuper, et ils fortifient Fontarabia pour en faire un endroit de refuge, dans le cas où Irun serait pris.

Santander, 4.—Les non-combattants ont laissé Irun en masse. Plusieurs personnes dans la ville ont été blessées, et dans le fort un soldat a été tués.

Le Gén. Eloi com mande le forces des assiégeants.

Don Carlos est aussi présents avec son armée. Les carlistes ont lancé environ 1,500 projectiles dans Irun.

Santander, 5.—Tous les steamers employés par le gouvernement ont commencé à transporter les troupes à San Sebastian pour secourir Irun. Dix steamers sont employés à cette besogne et chacun portera environ 1,000 hommes.

Une dépêche spécial d'Irun rapporte que les carlistes font de grandes pertes.

L'armée républicaine du Nord a commence ses opérations contre les carlistes le 2 courant. Les quartiers généraux ont eté transportés à Cenicero.

Le général Lona s'est embarqué ici avec 8 bataillons dans le but de délivrer Irun.

Londres, 5.—Une dépêche de Berlin à la Pall Mall Gazette dit qu'il est rapporté dans les cercles diplomatiques que les rela-tions entre le Czar et le Président Serrano out pris un caractère amical, et qu'il est entendu que la Russie va bientôt reconnaître le gouvernement républicain de l'Espagne.

### FRANCE

Paris, 3 Nov.—On rapporte comme certain que la prochaine session de l'Assemble Nationale, sera ouverte par un message du Président MacMahon, recommandant avec instance l'adoption de lois constitutionnelles et principalement de celles créant une seconde chambre et substituant la votation par arrondissement au système actuel

Paris, 4.—Plusieurs députés de la Dordogne ont présenté une adresse au Duc de Cazes, ministre des affaires étrangères, pour protester contre l'arrestation d'Aurélie 1er, alias M. de nens, par un vaisseau de guerre de la République Argentine. M. de Tonnens se rendait en Patagonie.

Comme on le sait, M. de Tonnens est un ancien avoué de Perigueux; il avait réussi à se faire élire roi des Patagons et au moment de son arrestation il revenait de France où il avait été chercher des secours pour son royaume. Argentine prétendant avoir droit sur la Pantagonie a fait arrêter M. de Tonnens comme usurpateur.

Paris, 5.—On rapporte que le gouvernement a l'intention de lever l'état de siège aussitôt après la réunion de l'Assemblée.

#### ETATS-UNIS

St. Paul, Min., 2.-Le vapeur Lettie Bernard, capitaine Morris, a fait naufrige dans la tempête de jeudi, en allaut de Pi-geon Biver à Duluth, sur le lac Supérieur. Il y avait quinze personnes à bord, y compris un passager, Willie Blanchard. Ce dernier a péri ainsi qu'un des mutelots, mais les autres par-vinrent à s'embarquer dans une chaloupe de sauvetage et purent gagner la côte, non cans avoir enduré des privations sans nom-

Après cinq milles de marche, dix d'entre eux arrivèrent à un campement indien où ils reçurent des vivres et allèrent ensuite au secours de trois de leurs camarades qui s'étaient trouvés trop brisés par la fatigue pour continuer la route. L'un d'entre eux éleit mort et les deux autres respiraient à peine.

#### FAITS DIVERS

UNE SURPRISE AGRÉABLE —Un jeune commis d'une compagnie d'assurance, à New-York, attendant dans la foule, à l'un des ferries de Brooklyn, l'arrivée du bateau, enlevait très-adroite-ment le mouchoir de la poche d'un de ses amis, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule par un véritable faiseur de mouchoir, un voleur, qui lui ayant pris son porte-monnaie de sa poche s'em-pressait de le lui rendre, en s'excusant d'avoir osé opérer sur un confrère et regrettant d'avoir commis une telle erreur.

Nous trouvons dans les journaux de Québec, les détails suivants sur la navigation :

Le port de Québec, depuis l'ouverture de la navigation jusqu'au 28 novembre, a été visité par 1,140 bâtiments, dont 304 venus des ports des provinces maritimes. 1082 ont repris la mer; en conséquence, il en reste encore 58 dans le port

Depuis l'ouverture de la navigation, 236 bâtiments out été licenciés par la douane de Québec, pour le commerce local de la province.

David Forget, écuier, avocat, à Acton-Vale, a été victime d'un guet-apens infame, vendredi soir, le 30 octobre dernier, il revenait de passer la veillée chez un ami quand il fut soudainement frappé à la tête et renversé par terre. Le coup a été si violent qu'il perdit connaissance, et quelque temps après fut trouvé, baignant dans son sang, par des personnes passant par hasard sur le lieu de cette noire tentative d'assassinat. M. Forget a reçu plusieurs blessures graves, mais aucune d'elles ne sera mortelle.

Les malfaiteurs sont inconnus, mais il est à espérer qu'ils seront bientôt pincés et punis comme ils le méritent.

M. le Magistrat de district, mandé par télégramme, s'est de suite rendu à Acton, pour prendre la déposition de M. Forget.

Le Morning Chronic'e dit que l'autre jour, un jeune homme, en ouvrant une huitre Malpecque, à l'hôtel Déchone, a vu, avec stupeur, qu'elle contenait deux serpents enlacés, dont l'un mesurait 12 pouces de longueur et un demi pouce d'é-paisseur. Il en a pris une seconde, parait-il, dans laquelle il a vu la même chose, capable de terrifier les plus intrépides mangeurs d'huîtres. Le Chronicle dit que cette découverte étrange a été une mag ifique réclame pour l'hôtelier, qui a vu affluer les visiteurs, ce jour-là et le lendemain.

ENCORE UNE CÉLÉBRITÉ QUI S'EN VA.—On lit dans l'Echo du

Tout le Canada a connu Huret-Levassor, l'homme au baume du Samaritain. Le pauvre diable vient de mourir misérable-ment à l'hôpital de Norwich, Conn. Tour à tour acteur et charlatan émérite, colporteur, marchand de bric à brac et par-dessus tout bohémien et aventurier de profession, il s'était fait une réputation dans les villes et les campagnes pour la volubilité étonnante de ses harangues sur les places publiques. Plusieurs se le rappelleront aussi pour certaine habitude qui etait passée chez lui à l'état chronique, d'oublier de solder ses ctait passee chez lui à l'état chromque, d'ouolier de soider ses créances. Nous le vimes pour la première fois sur les planches du théâtre royal de Montréal, jouant avec la troupe française de Mde. Larmet. Nous le perdimes ensuite de vue pendant quelques années, pour le retrouver vendant des médecines sur la place Jacques-Cartier en compagnie de Wood, le charlatan américain. C'était pendant l'hiver; il faisait un froid mordant. En déoit de tout Levassor avait rassemblé une foule de badauds qui l'écontaient venter les vertus mag ques foule de badauds qui l'écoutaient venter les vertus mag ques du baume du Samaritain, et il était curieux de voir les recettes fabuleuses qu'il savait faire entrer dans le gousset de son patron, par son éloquence de foire. Il parcourut ainsi toutes les campagnes du Bas-Canada, donnant des représentations théâtrales par ici, faisant l'article de Paris par la, et toujours sachant en imposer aux masses par sa voix magistrale et la sou-plesse de son caractère de comédien. Il fit de Q iébec le théâtre de ses exploits pendant quelque temps et chacun se rappelle

l'organisation de son fameux café chantant. Il nous arrivait à Fall River, l'automne dernier, dans la dernière misère. Aidé par quelques per onnes charitables, il organisait une société dramatique qui eut du succès, et repartait au bout de quelques mois pour reprendre son métier de char-latan, qui, après tout, disait-il, le payait encore mieux que la scène. Nous l'avions perdu de vue, quand nous apprimes la semaine dernière, qu'il avait terminé sa carrière bizarre, dans les sailes de l'hôpital-général du Connecticut. Malgré sa vie accidentée d'actions plus ou moins excentriques, il avait ceendant bon cœur, et dans ses moments d'abondance, sa bourse était ouverte aux malheureux.

Paix à ses cendres.

ENTERRÉE VIVANTE.—Le cimetière protestant a été il y a quel ques jours, le theâtre d'une scène horrible. Une dame nouvel-lement mariée tomba subitement malade et mourut deux jours après avoir pris le lit. Pendant trois jours son corps fut exi osé et présentait tous les signes de la mort, moins la décomposition et la difformation des traits, et lorsqu'on le déposa dans le cerceuil les parsonnes présentes remarquèrent qu'il était parfaitement conservé.

A l'arrivée du convoi funèbre au cimetière, le cadavre fut transporté dans le charnier, car un parent de la défunte arriva au dernier moment, demandant à contempler une dernière fois ses traits. Mais quel fut l'effroi des assistants lorsqu'en ouvrant le cercueil on s'aperçut que le corps n'occupait pas la position dans laquelle on l'avait placé. Il était couché sur le côté, la tête était rejetée en arrière et il faut croire que la mal-

heureuse femme a fait un suprême effort pour rompre l'enveloppe de son cerceuil, car ses bras étaient élevés en l'air.

Nous renonçons à peindre la terreur des personnes présentes; le mari, fou de désespoir, poussait des cris affraux et s'arrachait les cheveux et plusieurs femmas s'évanouirent. L'une d'elle, en revenant de sa syncope, prit une crise nerveuse et on du la transporter à l'hôtel Denzer, qui se trouve à l'entrée du cimetière.

On suppose que la malheureuse était en léthargie et que le mouvement du corbillard dans lequel étair placé le cercueil l'aura fait revenir à la vie.

Pour des raisons de convenance, nous supprimons les noms, mais nous garantissons la véracité de cette horrible histoire, que nous tenons de témoins dignes de foi.

L'œuvre de l'Egliss du Sacré Cœur.— Les Dames de la Ste, Famile de N. D. de Montréal, ayant adressé à Son Eminence Mgr. Guilbert, Cardinal Archevêque de Paris, une modeste offrande, pour la construction de l'Eglise du Sacré-Cœur, en ont reçu la réponse suivante, que nous publions comme un encouragement à ceux qui se font un noble devoir d'imiter les bons exembles

Paris, 20 Sept. 1874.

Archevêché de Paris.

Madame la Présidente.

L'Abbá Boiteux, directeur du Séminaire de St. Sulpice, m'a remis cinq cents francs pour la souscription de votre pieuse association en faveur de l'œuvre de l'Eglise du Sacré-Cœ ir.

Je vous suis bien reconnaissant de cette généreuse off ande et vous prie d'exprimer ma gratitude aux autres dames qui ont bien voulu souscrire. Ce secours qui nous vient de l'autre côté de l'Océan nous est bien précieux : il atteste que l'amour de votre patrie d'origine est encore vivant dans vos cœurs : il sera un encouragement pour nos chrétiens de France.

Je n'ai pas été moins touché des beaux et nobles sentiments que vous exprimez dans votre lettre. On reconnait que vous avez du sang français dans vos veines, et peut-être ce sang s'estil conservé plus pur et plus généreux que celui de notre génération présente.

Je vous bénis, Madame la Présidente, ainsi que les autres dames de votre association, et vous prie d'agréer avec mes re-merciments l'assuran e de mes sentiments devoués.

(Signé) † J. HIPP. Card.-Arch. de Paris.

Jeudi matin à six heures et demie, le sergent Plante a trouvé étendu sur la voie des chars sur le quai et horriblement mutilé le cadavre d'un jeune matelot. Suivant toute apparence, il avait été traîné à une certaine distance sur la voie de l'ouest à l'est.

On a découvert sur son corps des blessures qui portent à croire qu'il a été la victime d'un assassinat et qu'on l'aurait jeté sur la voie pour cacher le fait. On a entendu le bruit d'une bataille sur le quai hier soir, et il est à présumer que le défunt y était engagé. On dit que lui et d'autres individus avaient passé la soirée à boire dans une taverne de bas étage près de la rue St. Paul.

Le cadavre a été transporté au charnier, où le coroner a tenu une enquête et rendu le verdict " trouvé mort sous les chars.'

Vendredi, vers trois heures, la tempête que les météorologistes nous annonçaient pour Montréal a passé sur la ville. Beaucoup de personnes ont dû s'éveiller terrifiées d'entendre les roulements formidables de la foudre, qu'accompagnaient de vifs éclairs. C'était à se croire revenu au mois de juin et de juillet. L'été des Sauvages se sera signalée cette année d'une façon toute particulière. Espérons que le tonnerre nous annonce que nous serons encore favorisés de quelques beaux

# L'ENVOUTEMENT

П

(Suite.)

Alors il s'amenda quelque peu; mais, n'ayant point de famille, il choisit surtout pour camarades les mauvais sujets du pays. Fier de sa jeunesse et de son habileté dans sa profession, avec un peu d'argent, il hanta les cabarets, s'y grisant comme pour s'étourdir. Tour à tour taciturne ou querelleur, il ne manquait pas de bons côtés, mais on n'eût su par lequel le prendre. Il avait gardé de l'abandon de sa mère un ressentiment caché, et n'aimait pas les femmes. Il les évitait. Sa rencontre avec Guilda fut le grand événement de sa vie. C'était la première fois qu'il protégeait quelqu'un, qu'on le remerciait avec des yeux mouillés et une douce voix. Il la voyait toujours marchant derrière ce cercueil qu'il avait porté avec le fossoyeur, il sentait entre la jeune fille et lui plus d'un point de rapprochement. Elle était comme lui, seule au monde, en butte aux pour suites, au dédain, dont lui-même se croyait souvent la victime; mais il se jugeait plus fort qu'elle, plus en état de supporter la lutte, et, tout remué de sentiments et d'émotions qu'il ne se soupçonnait pas, il cherchait les moyens de lui plaire et, le cas échéant, de veiller sur elle.

Cependant l'hiver était venu, et il faisait grand froid; les gens du bord de l'eau souffraient beaucoup. Par intervalles il fallait interrompre la navigation de la Seine. Lors même qu'elle était possible, les glaçons encore attachés aux arches des pouts et ceux qui flottaient avec le courant la rendaient extrêmement pénible. Les amarres se raidissaient sous le givre, coupaient les mains des bateliers ou s'engageaient dans les anfractuosités du rivage. Les aides de pontentraient alors jusqu'à mi jambes dans le fleuve glace. Ce rude travail ne se terminait qu'à la fin du jour, reprenait parfois dans la nuit; mais la plupart des bateliers, en rentrant chez eux, trouvaient le feu allumé, la soupe chaude, la ménagère attentive, les enfants joyeux.

Seul, Jean Pierre n'avait au retour aucun visage qui lui sourit, aucune de ces aises d'intérieur qui font oublier la fatigue. Nul ne lui rendait sa pauvreté moins rude en la partageant. Le plus souvent il s'arrêtait au cabaret

pour y manger un morceau et y boire un coup de vin. Aussi n'avait-il plus qu'à se jeter sur son grabat. Ses reflexions étaient amères et tristes. Où le conduirait la dure vie qu'il menait? A recommencer le lendemain ce qu'il avait fait la veille, à subir la faim et le roid, à n'aimer personne. Il s'étonnait que ces idées lui vinssent. Il avait vécu jusqu'alors dans une si complète insouciance! La misère et la pauvreté étaient depuis si longtemps des compagnes qu'il malmenait et dont il s'arrangeait presque! Puis, sans y prendre garde, il songeait à Guilda. Il voyait avec un trouble étrange son visage tout radieux de jeunesse. La chambre, noire et nue, s'en éclairait. Il rêvait tout naïvement, mais avec un certain attendrissement, à un sort plus heureux. Il se disait qu'il ne serait plus seul. Puis it s'affligeait; cette femme lane vou trait jamais de lui: elle était trop délicate et trop mignonne. l maugréait bientôt, s'agitait sur sa couche, et de guerre lasse s'endormait.

Un soir qu'il venait de rentrer et d'allumer sa chandelle, il aperçat sur sa table un pain blanc, une bonteitle de vin et de la viande froide. C'était si extraordinaire qu'il crut d'abord avoir mal vu.

D'où lui arrivait ce repas? Il ne chercha pas longtemps. et presque tout de suite accusa Guilda. Il n'y avait qu'elle qui pût s'intéresser à lui; mais il rougit de honte et de colère. Elle le méprisait donc bien qu'elle s'imagmat de le nourrir. Dieu merci, si l'ouvrage manquait parfois, il n'avait du moins jamais demandé son pain à personne. D'un premier mouvement il s'élança hors de chez lui, et courut dans la nuit, sous la neige qui tombait, a la de-meure de la jeune fille. Le volet était fermé, mais a travers les fentes du bois on distinguait de la lumière. Guilda n'était donc point couchée. Elle attendait peut être. Jean-Pierre eut quelques secondes d'indécision et frappa. Guilda demanda qui était-là, ouvrit le volet et dit d'une voix douce et calme :

-C'est donc vous, Jean-Pierre? Que me voulez vous? Il resta sans répondre, tête nue, la regardant, l'admi-

-Il ne faut pas, reprit-elle, rester dehors par un si vilain temps. Si vous voulez me parler, entrez.

Il gravit les trois marches de pierre au-dessous de la porte pendant que Guilda faisait basculer la barre de bois qui servait de fermeture. Le cœur du jeune homin > battait avec force. Il entra.

C'était la seconde fois que Guilda le recevait chez elle. La petite chambre, blanchie à la chaux, lui parut embel-Il y avait dans un vieux pot entouré de lierre de pâles marguerites d'hiver, et une grosse brassée de sar-ments et de feuilles sèches flambaient joyeusement et répandaient une clarté vive.

-Eh bien! qu'est-ce, Jean-Pierre? dit Guilda, voyant

qu'il ne parlait pas.

-C'est vous, répondit il, qui avez mis chez moi ce que 'v ai trouvé. Elle ne s'informa point de ce que ce pouvait être et dit gravement:

-Oui, c'est moi.

Il eût voulu se fâcher, mais il ne put que balbutier:

-Et pour quoi avez vous fait cela?

-Parce qu'il faut que vous repreniez des forces à la fin de la journée. -Vous êtes aussi pauvre que moi, fit il, je ne veux pas

Je ne suis pas pauvre, répliqua t elle avec fierté, et je

fais ce qui me plaît. Elle s'en fut à un coin de la chambre, y fouilla la terre

et revint avec une bourse en cuir. -Voyez! dit elle,

Il y avait bien dans cette bourse deux cents francs en pièces de monnaie de toute sorte. Jean Pierre évalua vite ce trésor. Certes il n'avait jamais eu tant d'argent à lui, mais il savait aussi qu'une telle somme n'est pas la richesse.

-Vous n'avez point trop de cela pour vous, dit-il; les mauvais jours sont nombreux et les bons sont rares.

Je dépense si peu pour moi! fit Guilda.

-C'est égal, je vous coûterais trop cher. Gardez cet argent, continua t il brusquement, gardez le. Elle devint triste.

-Alors c'est bien dit? vous ne voulez point que je fasse rien pour vous?

-Non, répondit le jeune homme tout ému; mais, foi de Jean Pierre, je vous revaudrai cela.

Il partit avec des idées confuses, avec l'apre volonté de n'être point ingrat. Dès lors il changea tout à fait sa manière de vivre. Il ne fut plus ivrogne ni querelleur, et se livrait à son labeur d'aide de pont avec une intrépidité sombre, infatigable. Jean Pierre eut un corps de fer, une âme toujours vaillante. Il se coupait les jambes aux glaçons, veillait la nuit, soutenait sur la berge gelée et glissante les chevaux de halage. On le paya plus cher, mais il ne dépensa rien de son argent. Il avait déserté le cabaret et se nourrissait de pain noir. Quelquefois il trouvait à son logis des provisions apportées par Guilda. Il ne les refusait plus, mais, tout rêveur ces soirs là, il mangeait avec moins d'appétit que les jours ordinaires. De loin en loin, à la tombée de la nuit, il allait voir la jeune fille, lui demandait de ses nouvelles, la contemplait longuement et s'en retournait satisfait.

Toutefois il n'était pas plus que naguère communicatif avec ses compagnons. Il les avait en une sorte de dédain et se les aliénait par sa taciturnité et sa réserve. Il les humiliait de sa force physique, de sa supériorité dans le métier. Ce qu'ils ne savaient pas faire, il le faisait vite et bien, avec ostentation. Aussi les bateliers, étonnés de son changement de vie, l'espionnaient ils; mais Jean-Pierre prenait un soin extrême à les dérouter. Il cachait avec le plus grand mystère sa passion pour Guilda et restait impénétrable, si on parlait de la jeune fille, Cela au surplus arrivait rarement. En hiver, les gens retournent promptement chez eux, et n'ont pas le semps de s'occu-per les uns des autres. Guilda, qui ne sortait jamais et que personne ne voyait, était fort tranquillement oubliée de tout le monde.

Au printemps, quand les beaux arbres du bord de la Seine et des îles se couvrirent de feuilles, lorsque l'eau du fleuve, redevenue limpi le et bleue, plissa sous des brises douces et tièdes, que les mariniers n'eurent plus qu'à se laisser dériver au courant pour porter nonchalamment les amarres, Jean-Pierre se sentit pus tourmenté et plus inquiet qu'aux jours les plus froids et les plus pénibles. Il restait de longues heures dans une bésitation rêveuse, remettant chaque soir au lendemain le grand projet qu'il méditait.

Un matin enfin il se décida.

Après avoir revêtu ses plus beaux habits, il se rendit chez Guilda et lui demanda d'être sa femme. Elle l'accepta comme il s'offiait, avec le parti pris de la passion et de l'attente. Ces deux è res à demi sauvages, presque hors la loi, comprenzient d'instinct qu'ils devaients s'appartenir l'un à l'autre. Ils s'apportment une dot égale, Jean Pierre ayant gigné deux cents francs pendant l'hi-ver; mais ils ne songeaint point à cela. Ils pensaient qu'unis de travail, de privations et de bonne volonté, ils seraient toujours assez riches.

Cet humble mariage était destins à faire du bruit.

Le curé n'y consentit pas sans difficulté. Il n'augurait rien de bon d'elle et de Jean Pierre, et ne s'en cachait pas, Ce fut un sejet de conversation pour la société de Brémont. On plaisanta quelque peu le président en affectant de croire que ce mariage était son œuvre.

Parmi les habitants du bord de l'eau, ce tut une émo tion générale. On savait donc entin le grand secret de Jean-Pierre. Il était amoureux de la zingara et l'épousait. Ce vagabond orgueilleux et brutal était bien digne de cette fille de grand chemin.

Les fiancés ne se doutaient de rien, ils vivaient dans les joies enfantines de leur amour; mais le jour du mariage, bien qu'ils n'eussent invité personne, il y eut grande affluence à l'église. Ils se virent exposés aux regards curieux et hostiles de tous.

Ils s'en altèrent, la main dans la main, hardiment en apparence, mais le cœur sourdement agité de colère et Que leur voulait donc cette foule à qui ils n eussent demandé que de les laisser en paix?

Peu s'en fallut le soir qu'on ne leur donnât un chariva-Les meneurs reculèrent au moment décisif; ils avaient peur de Jean Pierre.

De fait, pendant que Guilda restait à la maison et s'oc-cupait du ménage, Jean-Pierre devint parmi ses compi-gnons de travail l'objet de railleries insolentes et mal dissimulées. Il affectait de ne les pas entendre, mais les ressentait vivement. Dans sa droiture de cœur, il ne comprenait point ces insultes qui s'adressaient à sa femme autant et plus qu'à lui. Que reprochait-on à Guil-da? D'avoir été une pauvre fille abandonnée et d'avoir rencontré un protecteur? Il s'aperçut bientôt qu'on lui reprochait autre chose. Le nom du président se mêlait à celui de la jeune femme, mais, si Jean-Pierre s'appro chait, on se taisait.

Dès lors d'affreux soupçons lui vinrent, que l'affection et les caresses de Guilda ne purent dissiper. Il ne disait rien et vivait dans une irritation farouche qui cherchait l'occasion d'éclater.

Un jour qu'il s'était avancé sans être vu, un des bate liers mit, en l'apercevant, un doigt sur ses lèvres et grommela:

-Voilà l'honnête mari de la zingara.

Jean-Pierre, pris d'un subit accès de rage, enleva cet homme dans ses bras et le lança violemment sur le sol.

Les camarades du blessé se précipitèrent sur Jean Pierre, pendant que les femmes jetaient des cris et allaient prévenir le commissaire de police. Celui-ci arrêta Jean-Pierre et le conduisit en prison. Le président d'Oncières fut bientôt instruit de l'inci-

dent, mais comme ce n'était point un méchant homme, il se piqua de générosité et donna l'ordre d'élargir Jean Pierre.

Malheureusement cette générosité était intempestive, et personne, dans le peuple surtout, ne crut au désinté ressement du président.

Les gens du bord de l'eau s'étaient flattés qu'une bonne prison ou qu'une forte amende les vengerait de l'orgueil et des violences de Jean-Pierre. Ils étaient trop frustrés dans leur attente pour ne point se soulever. Ils l'entourèrent donc en nombre à sa sortie de prison, et le pour suivirent de huées, le félicitant ironiquement de sa prompte délivrance.

Jean-Pierre, fou de honte et de douleur, car cette fois il les croyait, courut chez sa femme et la questionna avec toute la brutalité de sa nature et de sa passion.

Guilda demeura impassible. Un étonnement de dé-sespoir et de mépris se peignait seul sur sa figure. La colere de Jean-Pierre s'éteignit dans les larmes. Après avoir menacé la jeune femme, il se tordit à ses pieds en la suppliant de le rassurer. Elle eut pitié de lui et le baisa au front, puis elle l'étreignit fortement avec un in

dicible transport d'amour et de tristesse. C'était le soir. La nuit était douce et calme, et la lumière de la lune se glissait sous le feuillage des grands arbres. Jean-Pierre et Guilda sortirent.

Ils avaient besoin d'air et d'espace pour ramener la paix dans leurs âmes si violemment troublées. Tout à coup ils rencontrèrent le président, qui avait dirigé sa promenade de ce côté. M. d'Oncières croyait de bonne foi avoir tout à fait renoncé à Guilda, il fit aux jeunes gens un petit salut et leur sourit paternellement.

Ce fut de sa part une inspiration funeste. Jean Pierre, mal remis encore de ses soupçons, s imagina que ce sou-rire décelait entre sa femme et le président une complicité secrète. Passant, par une subite réaction, de la sé-curité à une affreuse certitud, il sentit tout son sang lui refluer au cœur. Pourtant il resta maître de lui. Il y avait chez Jean-Pierre de la nature des sauvages, à qui la vengeance se présente immédiate, tout d'une pièce, implacable, mais enveloppée d'une dissimulation parfaite. Il était près de sa demeure, il y reconduisit Guilda, puis s'élança sur les traces du président.

Le magistrat, qu'il rejoignit aux premières maisons de la ville, regagna paisiblement son hôtel. Jean-Pierre l'y

vit entrer, courut alors à son bateau, où il s'arma d'un aviron cassé, et revint s'embusquer sous le mur du jardin de l'hôtel à une porte qui servait, dit on, aux sorties clandestines du président. La il attendit, caché dans l'ombre, se disant que M. d'Oncières sortirait peut-être. Si ce n'était pas ce soir là, ce serait un des jours suivants; il le tuerait donc tôt ou tard à coup sûr. Il s'enfonçait avec une volupté féroce et une sorte d'apaisement dans cette pensée de meurtre.

Vers dix heures il entendit craquer le sable du jardin sous des pas d'homme et se mit en posture. Un instant après, la porte s'ouvrait, et un homme, grand, mince, le chapeau rabattu sur les yeux, s'aventurait avec précau-tion au dehors. Il avait à peine dépassé l'encadrement de la porte que Jean-Pierre, de son aviron brisé, lui assena un coup terrible sur la tête. L'homme tomba foudroyé sans jeter un cri.

Justement quelques voisins passaient avec ces petites lanternes dont les provinciaux se munisseat la nuit. Jean-Pierre les interpella; il voul at voir sa victime. Il se pencha sur le cadavre et fit aussitôt un mouvement de stupeur. L'homme assassiné n'était que le valet de chambre du président.

Les gens qui étaient là, voyant que Jean-Pierre ne bougeait pas, s'emparèrent de lui et appelèrent à l'aide. Le jeune homme pourtant n'opposa aucune résistance et se laissa emmener.

Les assises allaient s'ouvrir; le procès de Jean Pierre 'y instruisit à la hâte, d'une façon presque sinistre. Les uges et les jurés comprensient que derrière Baptite mort le président d'Oncières étuit vivant et mis en cause. Il semblait qu'on évitât d'interroger l'accuse, qui d'ailleurs ne se défendait pas et gard it un redoutable silence. Il ne dit qu'un seul mot, sur lequel on ne le pressa point.

-Il avait man qué son coup, préten lait il, et se voyait condamné par le sort.

Comme le lieu des assises n'était pas loin de Brémont, un grand nombre de personnes s'y étaient rendues; mais l'assistance était triste, et les gens du bord de l'eau euxmêmes se taisaient. On devinait que la vraie victime de ce procès était moins celle qui avait succombé que celle qui allait périr. Ce qui surtout glaçait tout le monde, c'était la présence de Guilda dans la salle; elle se tenait dans un coin, debout, muette, dirigeant ses yeux noirs tantôt sur Jean-Pierre avec une tendresse infinie, tantôt sur le jury avec un feu sombre.

Le président d'Oncières dut paraître comme timoin; ses amis s'alarmaient, car ils craignaient que quelque incident ne surgit qui pût le compromettre. Du reste le président fut visiblement mal à l'aise et charg a Jean-Pierre; il sentait que le premier soin de cet homme, acquitté ou libre, fût ce dans dix ans, serait de le tuer: aussi peut-être avait-il peur et attendait il avec impatience un verdict de mort.

Jean-Pierre fut enfin condamné.

le délai légal.

Quand on donna lecture de la sentence, Guilda, qui jusque là n'avait point articule une parole, fit deux pas

en avant et tendit son poing ferme vers M. d'Uncières.
—Président maudit, s'écria t-elle, tu recevras ton châtiment!

Elle sortit ensuite sans difficults. L'émotion et le trouble était si grands qu'on ne songea point à l'arrêter. Quant à Jean-Pierre, qui ne form a point de pourvoi et que personne ne pressa d'en former, il fut e sécuté dans

### Ш

Comme les moindres choses en cette affaire devaient avoir un caractère étrange et que la société de Brémont s'était occupe des derniers instants de Jean Pierre, on apprit du chef lieu qu'une jeune femme toute vêtue de noir s'était, à l'instant de l'exécution, approchée de l'échafaud, et avait trempé son mouchoir au sang qui ruisselait à travers les planches. Elle avait ensuite réclamé le corps du condamne et l'avait fait ensevelir.

On se douta bien que c'était Guilda; on en fut certain quand on la vit revenir habillée de deuil, très pâle et tellement changée qu'elle paraissait vieillie de vingt ans.
Les enfants s'étaient d'abord mis à la suivre en l'appe

lant, avec le féroce acharnement de leur âge, la femme du guillotiné, mais ils avaient bientôt pris peur quand ses regards haineux et farouches étaient tombés sur eux.

Sans doute toutes les économies de Guilda avaient été consommées dans l'accomplissement de ses pieux devoirs envers son mari, car elle cessa par degrés de rien acheter pour sa nourriture, et ses vêtements devinrent des hail-

Elle ne demandait pourtant pas l'aumône et vivait dans sa masure comme dans une tanière. Elle y avait pour seuls commensaux un chat noir et une chouette, et l'on pouvait voir par les chauds rayons du jour des lézards et des crapauds monter familièrement sur le rebord de la fenêtre. Elle avait ainsi autour d'elle tout l'attirail d'une sorcière, et ne tarda point à passer pour telle.

Précisément, avec une obstination singulière, elle se remettait aux pratiques de son enfance et aux opérations cabalistiques qu'elle avait vu faire aux bohémiens. Elle disposait en rond un vieux jeu de cartes ou des gra maïs, puis appelait un crapaud favori, qui accourait, en coassant, à sa voix, et laissait dans le cercle magique de visqueuses traînées.

Les paysans et les gens du bord de l'eau prirent alors l'habitude de venir la consulter.

Quoique, pour se donner du cœur, ils arrivassent l'insulte et la raillerie à la bouche, Guilda ne les repoussait pas et leur racontait leur passé ou leur prédisait l'avenir.

Toutes les heures cependant ne lui étaient pas bonnes pour cela, il fallait que ce fût au commencement de la nuit; de plus elle avait besoin d'une sorte d'exaltation nerveuse, et s'y préparait par l'immobilité du corps et de la pensée. Quand on lui parlait, on eut dit qu'elle sortait d'un rêve; ma's elle lisait couramment alors dans l'esprit de ceux qui la consultaient. Ils éprouvaient en sa présence une terreur toute physique et n'étaient pas bien sûrs de s'appartenir.

Beaucoup lui apportaient leur dîme en pièce de mon-

naie ou en nature. Elle prenait ce qui lui était indispensable et rendait le reste.

Passé dix heures, elle ne recevait plus personne ; mais sa fenêtre continuait d'être éclairée, tandis que des gémissements et des imprécations sortaient de sa masure

Quelques uns des plus hardis, après l'avoir quittée, étaient revenus sur leurs pas et l'avaient parfois entendue qui disait:

-Les temps sont proches!

Mais le plus souvent les gens attardés s'enfuyaient vite, et prétendaient qu'à ces heures de la nuit la sorcière préparait ses philtres.

Dans la société de Brémont, s'il arrivait qu'on s'entretînt de Guilda, personne cependant ne s'avisait d'aller voi r cette femme du peuple, qui, maintenant maigre, dé charnée, n'avait plus, à la place de son ancienne beaute, qu'un aspect effrayant et sauvage. Si par hasaid le président était là, on se taisait. On pensait que le nom de cette femme pouvait lui causer une impression désagréable.

L'état de santé de M. d'Oncières préoccapait d'ailleurs la ville et surtout sa famille.

En soirée, à son whist ou pend int une conversation. le président avait de soudaines absences, de légers frissons, s'arrêtait, balbutiait et ne se remettait qu'avec effort. Il se retirait de bonne heure, et sa démarche avec une certaine précipitation. Il changeait beaucoup, disait-on, et, de fait, son ceil se creusait, sa haute taille se voûtait de plus en plus, et sa bouche, si fine et si spirituelle julis, n'avait plus qu'un sourire indécis.

Dans son intérieur, ces symptômes divers d'une agitation secrète s'accusaient encore plus nettement. Le p é sident ne desserrait point les deats ou parlait vite et beaucoup. Dès que la soirée s'avançuit, il s'enfermait dans son cabinet de travail. Quel quefois pourtant on eût dit qu'il hésitait à partir. Il se rasseyait dans son fauteuil, y demourait quelques instants encore, se levait enfin et jetait sur sa femme et sur son fils un regard de crainte et

Le jeune d'Oncières, alors âgé de vingt cinq ans et tout recemment nommé substitut à Brémont, s'inquiétait de l'état de son père, autant en magistrat qu'en bon fils.

Ce jeune homme, très-sérieux d'allures, sans être aussi dévôt que sa mère, a vait gémi de bonne heure en son for intérieur sur les fredaines du président. Peut être aussi avait-il eu peur qu'il n'en réjaillit sur lui même un mauvais renom et qu'elles ne nuisi-sent à son avancement. l'affaire Jean-Pierre l'avait au plus haut point contristé. Heureusement la position du président était sauve, et la leçon avait dû profiter à ce magistrat prodigue, dont la conduite s'etait notablement amendée.

Tranquille à cet égard, le jeune homme ne l'était nullement sur ce que la manière d'être du président avait d'extraordinaire et d'incohérent. Il craignait d'y vor un dérangement d'esprit et ne pouvait se faire illusion sur les progrès très-manifes tes d'un malaise physique.

Il aimait au fond son père qui lui avait toujours témoi-gné de l'affection; mais il avait envers lui des habitudes de respect et de tenue qui l'empêchait de l'interroger. Il se contentait donc de l'épier et se promettait de saisir le premier moment ou le président serait de lui-même enclin à la confiance, ou souttrirait assez pour ne point dissimuler le motif de son trouble.

Un soir que le jeune magistrat, en montant se coucher, passait devant l'appartement de son père, il crut entendré des plaintes étouffées et des soupirs. Il prêta l'oreille, et le bruit lui parvint plus distinct. Le president marchait par la chambre et se lamentait. Le jeune homme n'hésita plus et frappa. Ce fut une voix effrayée qui lui dit: Qui est là?

-C'est moi, mon père, répondit il.

-Ah! c'est toi ; je vais ouvrir.

Le président ouvrit en effet, prit son fils à bras-le corps et l'entraîna rapidement vers la cheminée. M. d'Oncières é ait en robe de chambre, très pale, l'œil égaré, les mains tremblantes.

-Tu as bien fait de venir, Alfred, dit il à son fils.

Qu'ave z vous donc, mon père?

-J'ai peur, reprit le président à voix basse.

Ses mains tremblèrent plus fort, et il promena autour de lui des regards effarés.

La peur est contagieuse. Le jeune homme se serra contre son père, et tous deux resterent un moment silen

—Eh bien! fit M. d'Oncières, il y a un mois que cela dure et augmente chaque jour. Ce n'a été d'abord qu'un malaise vague, indéfinissable. A l'heure où je vous quitte d'habitude, ta mère et toi, je me sentais enveloppé de frissons, de terreurs sans cause. Il me semblait que je cessais d'être moi, qu'une personnalité étrangère se mê-lait à la mienne. Jécoutais, et je n'entendais rien ; javais l'esprit tendu et je ne percevais aucun effici précis contre lequel je pusse me débattre. Je souffrais en quelque sorte dans le vide; puis peu à peu ce sont des douleurs aigues, très distinctes chacune, à secousses successives, lancinantes, telles que des piqures d'arguilles, que j'ai ressenties. Cela me tombait sur le cœur comme une pluie de traits de feu incessante et acérée. Non, ce n'est pas sur le cœur, je m'exprime mal, c'est sur tout mon système nerveux que s'abattait cette plaie déchirante, partielle et totale à la fois. Cela me paraissait intolérable, et pourtant ce n'était rien auprès de ce qui m'arrive aujourd'hui. Depuis quelques jours, ces tortures préliminaires ont perdu de leur acuité. Elles ne métreignent que lentement avec une persistance traîtresse. C'est un réseau dont les mailles se resserrent et me font captif; puis, à un moment donné que je sens s'approcher, mais dont je ne peux exactement apprécier la venue, je subis sur tout mon être une attaque soudaine, énervante, im-placable, et la force m'échappe en même temps que la raison. Je t'ai dit que j'avais peur, et je ne t'ai dit que trop vrai. Il y a quelqu'un de tout-puissant qui me hait et me poursuit, et contre qui j'essaie en vain de me détendre et de réagir. Tiens, continua M. d'Oncières avec un soubresaut convulsif, voilà l'instant fatal. Ah! que je souffre, grand Dieu! que je souffre!

A continuer.

#### DE TOUT UN PEU

UNE NOUVELLE ÉTOILE.-Les journaux parisiens, enrégistrent l'éclatant succès obtenu aux Italiens de Paris par une prima donna assoluta, en grand renom, de l'autre côté des Alpes, la Pozzoni.

C'est à elle qu'est échu l'honneur d'être choifont l'ornement et les délices des théâtres de la Scala de Milan, de la Pergola de Florence, de San Carlo de Naples, pour chanter le princi-pal rôle dans l'Aïda de Verdi, sur le théâtre du Caire.

Physiquement, c'est une grande et belle jeune femme d'environvingt-cinq ans, blonde, comme cela se voit assez souvent dans l'Italie septentrionale: elle est née à Venise, dont elle rap-pelle le type féminin illustré par Titien et Veronèse: bianco biando e grassotto. Sous le rapport purement vocal, elle est douée d'un organe d'une grande puissance et d'une remarquable Atendue. Comme actrice, il y a mani-festement en elle l'étoffe d'une tragédienne di primo cartello, avec une tendance peut-être trop marquée à l'exagération de mimique, si commune dans les théâtre d'Italie. Son succès a été complot dans la Lucrezia.

M. le maréchal de MacMahon serait, dit-on, à la veille de faire paraître une très-importante brochure, ayant pour titre: De Chalons à Sédan.

La brochure, cela va sans dire, paraîtrait sans nom d'auteur.

Le bruit court que Don Carlos a reçu un coup de fusil.

Vérification faite, ce n'était qu'un coup de bourse.

Quand Racan, le célèbre auteur des Pastorales, vint à l'Académie française, il se fouilla et ne trouva plus son discours de réception.

Chemin faisant, comme il était venu à pied, il était tombé dans un groupe de chiens affamés et deux levrettes avaient mangé son manuscrit.

C'est pourquoi il ne lut pas de discours. (Voir à ce sujet les Historiettes de Taillemant

des Réaux, tome 3.)

Dans une ville de bains.

La belle madame X... est en train de chanterson grand air.

Un des assistants, bas, à son voisin : -En voilà une dont on peut dire, comme de

l'Alboni, qu'elle a avalé un rossignol. —Oui... mais elle ne l'a pas digéré!

Tout dernièremen un magistrat municipal, en veine de gaieté, fit publier un arrêt ecrit à la main et ainsi concu:

Celui qui sera maître dans son ménage pendant toute une journée pourra venir réclamer un sac de blé."

Un paysan se présente.

-Ah! ah! Jean-Pierre, dit le maire, il paraît que tu mênes ça rondement, mon garcon?

—Dame, rour ça, oui, monsieur le maire. Et Jean-Pierre fait de la main un signe plus

expressif que la parole.

-Mais, nigaud, pourquoi n'as-tu pas a porté

un sac plus grand? -Oh! monsieur le maire, cette coquine n'a jamais voulu me permettre d'en prendre un autre.

A propos de l'éclipse qui, l'autre jour, a masqué pour quelques instants l'astre du jour. C'est à la correctionnelle que la scène se passe:

Le président à l'accusé Gavioche : Votre profession?

-Noircisseur de verres pour les éclipses!... -Ce sont-là vos moyens d'existence

-Oh! mon président! j'ai un bon état, mais

il v a tant de morte-saison!....

A propos des papiers de M. d'Arnim. Sous les Bourbons de la branche aînée. ('ambacérès, ex-prince-archichancelier de l'empire, passait naturellement pour être détenteur de papiers précieux relatifs au règlement de Na-

poléon ler. A. peine avait-il rendu le dernier soupir qu'un officier de justice, suivi d'agents, se pré-sentait pour mettre les scellés sur son cabinet.

La première paperasse que l'on trouva était un petit avis au lecteur, ainsi conçu:

"Que monsieur le magistrat ne se donne pas de peine; il ne trouvera ici que des papiers

En 1838, le prince de Talleyrand étant à la

mort du roi Louis-Philippe alla le voir pour causer encore une fois avec lui. Le monarque allait se retirer

-Sire, lui dit le moribond, il est inutile de faire faire les perquisitions d'usage; j'ai tout

M. Guizot, quoique d'aspect froid et impassible à la tribune, y dépensait beaucoup de force, parce qu'il appelait "l'action intéri-

Quand il entrait chez lui après une graude séance, il disait aux siens en montrant ses ha-

-Tenez, il y a eu de l'orage à la Chambre.

En effet, ses habits étais trempés comme s'il eû subi une averse diluvienne. La sueurqui inondait son corps baignait le linge.

Alors il se déshabillait et se mettait au lit. Le lendemain, avant le jour, il se levait, prenait un repas et se mettait au travail,

Le palais de la Légion-d'Honneur est resie, entre toutes les cantatrices italiennes qui construit; on s'occupe de relever les autres ruines de la Commune. Il n'y a plus que peu à faire au palais de Justice; l'Hôtel-de-Ville va sortir de terre. On songe aussi aux palais situés extri-muros, par exemple à Meudon. Si Meudon est rebâti, on y fera un prytanée. Mê-me chose à Saint-Cloud, où l'on se propose, paraît-il, d'établir une grande école d'état-major, projetée depuis deux ans. L'ancienne résidence des rois ne serait donc plus qu'un établissement militaire servant de couronnement aux autres écoles.

Hélas! nous n'en sommes pas encore là! Saint-Cloud, brûlé par les prussiens, n'est plus qu'un monceau de décombres.

LE NOUVEAU LIVRE DE VICTOR HUGO.—Le Rappel vient de commencer la publication d'une œuvre nouvelle de Victor Hugo, qui paraitra prochainement en volume.

Sous ce titre, Mes Fils, le grand poëte racontera (avec quel sentimer t ému et vie de ces deux jeunes hommes de talent, enlevés sitôt à la littérature et à la démocratie, et dont la mort précipitée a teint de deuil sa

Qu'elle semblait heureuse et bénie la famille du poëte aux jours de 1830! Comme elle prenait joyeusement possession de la vie! Quels accents admirables, presque inconnus jusqu'alors elle inspirait à ce génie fort et charmant! Et, cependant, elle a été frappée coup sur coup, cette aurore s'en est allée peu à peu, et de ces beaux fronts dorés que les Feuilles d'Autonne, les Chants du Crépuscule nous avaient fait connaître et aimer, il ne reste plus à l'illustre poëte qu'une fille et deux petits enfants.

En commençant Mes Fils, M. Hugo jette un regard sur ce beau printemps de sa vie; rien n'est plus touchant que les lignes suivantes, qui rappellent ce que le poëte à écrit de plus beau et de plus ému, sur les joies et les dou-leurs du foyer domestique:

"Un homme se marie jeune; sa femme et lui ont à eux deux trente-s pt ans. Après avoir été riche dans son enfance, il est deve au pauvre dans sa jeunesse, il a habité des palais de passage, à présent il est pre-que dans un grenier. Son père a été un vainqueur de l'Europe et est maintenant un bricand de la Loire. Chute, ruine, pauvreté. Cet homme, qui a vingt ans, trouve cela tout simple, et travaille. Travailler, cela fait qu'on aime; aimer cela fait qu'on se marie. L'amour et le travail, les deux meilleurs po nts de départ pour la famille; il lui en vient une the voille avec des enfants. il lui en vient une. Le voilà avec des enfants. Il prend au sérieux toute cette aurore. La mère nourrit l'enfant, le père nourrit la mère. Plus de bonheur demande plus de travail. Il passait les jou s à la besogne, il y passera les nuits. Qu'est-ce qu'il fait? peu importe. Un travail quelconque.

"Sa vie est rude, ma's douce. Le soir, avant de se mettre à l'œuvre jusqu'à l'aube, il se couche à terre, et les petits montent sur lui, riant, chantant, bégayant, jouant. Ils sont

quatre, deux garçons et deux filles.
"Les années pa sent, les enfants grandissent, l'homme mûrit. Avec le travail, un peu d'aisance lui est venue. Il habite dans de l'ombre et dans de la verdure, aux Champs-Elysées. Il reçoit là des visites de quelques travailleurs pauvres comme lui, d'un vieux chansonnier appelé Béranger, d'un vieux phi-losophe appelé Lamennais, d'un vieux proscrit appelé Chateaubriand. Il vit dans cette retraite, rêveur, s'imaginant que les Champs-Elysees sont une solitude, destiné pourtant à la vraie solitude plus tard. S'il écoute, il n'entend que des chants. Entre les arbres et l'i, il y a les oiseaux; entre les hommes et lui, il y a les enfants."

Depuis quelque temps beaucoup de prêtres s'étaient mis a faire du journalisme ; plusieurs journaux cléricaux de province étaient même rédigés en entier par des ecclésiastiques.

M. Guibert, et après les archevêques de Besançon et de Bordeaux, viennent d'interdir au clergé de leur diocèse d'écrire dans les journaux.

Cette mesure a été prise à la suite des lettres publiées par les abbés (fuicheteau et Maury, combattant le dogme de l'infaillibilité papale bolition du célibat des prê

Tous deux, du reste, ont été rejoindre à Genève l'abbé Maréchal, le successeur de l'ex père Hyacinthe.

L'Angleterre vient de célébrer le quaranteneuvième anniversaire de la création de son premier chemin de fer.

C'est le 27 septembre 1325 que Georges Stephenson conduisit lui-même pour la première fois, de Stokton à Darlington, une locomotive de son invention qu'il nomma Locomotion.

La distance de 20 milles [32 kilomètres] fut franchie en cinq heures, ce qui sembla, à l'e-poque, prodigieusement court. Les Anglais, qui sont des gens pratiques,

constatent que cette machine rapporta à ses

propriétaires le premier dividende de chemin de fer. Il était de 2 1/2 par 100.

Cette machine pesait huit tonnes et n'était munie que d'un seul tube [les locomotives modernes possèdent jusqu'à cent tubes]. Locomotion marcha vaillamment pendant trente années. Après ce laps de temps elle fut reléguée à Crook, où elle servit de machine à pomper jusqu'en 1857. Elle fut alors réparée, remise dans son état primitif et placée sur un piédestal, à la station de Darlington, où l'on peut la voir actuellement.

Le successeur de Stephenson fut Timothéo Hackworth. Sa locomotive, Royal George, était montée sur six roues de quatre pieds dix pouces de diamètre. Elle avait un double tube à échappement, avec un générateur plus perfectionné que celui de Locomotion. Elle faisait neuf milles (quatorze kilomètres) à l'heure, ce qui dénotait déjà une supériorite réelle.

M. Veuillot, le rédocteur en chef de l'Univers est en ce moment très-gravement malade.

J. J. Weiss a publié dans Paris Journal une étude intéressante sur M. Guizot. Nous en citons la conclusion:

Trois traits se détachent en M. Guizot qui, parmi les nommes d'Etat de son temps, le mettent hors de pair : il a eu une doctrine, adoptée à un moment de l'histoire; il en a tiré ce qu'elle comportait pour son pays de prospésité, de liberté, d'ordre, de justesse et de force; on ne lui a opposé, à l'époque où il a fourni sa carrière, aucun autre plan de politique qui valût manifestement mieux que le sien. veut-on de plus? à moins qu'on n'exige un premier consul ou un Henri IV, un Frédéric II ou un Bismarck, ce que le monde ne fournit pas tous les jours.

Les événements qui ont suivi la chute de M. Guizot ne sont pas faits pour le diminuer au profit de ses anciens rivaux ni pour jeter de l'ombre sur la | art de gloire qu'il s'est acquise On ne lui trouvait pas un libéralisme assez ample! Il s'est montré en tout cas un peu plus ferme en ses miximes de liberté que ceux de ses adversaires que nous avons vus briser des presses au 13 juin, rédiger en 1852 la loi du 17 fevrier.ressusciter la censure administrative sous la forme de l'avertissement et de l'autorisation préalable, élever au rang d'institution fondamentale l'état de i ge perpétuel et universel. Il avait trop sacrifié à la paix! Les républicains qui le poursuivirent en 1840 d'invectives meurtrières, pour avoir l'issé écraser Méhémet-Ali à sept cents fieues de nous, les républicains sont devenus à leur tour, en 1848, les maitres du gouvernement; et qu'ont-ils fait, dans une situation européenne beaucoup plus propice aux revendications armées de notre part que ne l'étaient celle de 1830 et celle de 1840? Ils ont continué son système de paix; ils ont laissé écraser Charles-Albert sur nos frontières, à portée de notre main. Il avas défendu avec une obstination invlncible l'laliance anglaise! Napoléon III a paru; c'est l'alliance anglaise qu'il a d'abord demandé la force; il lui doit la plus belle page de son règne, l'une des plus belles de nos annales. Il avait enfin pratiqué fidèlement l'ancienne politique d'équilibre, de préférence à la politique naissante des nationalités! On a eu après lui d'autres principes; ils ont porté leurs conséquences extrêmes; le drapeau allemand flotte sur la ville impériale de Metz et sur la cité germanique de strasbourg. M. Guizot a suivi tous ces événements du fond de sa retraite, mais sans se permettre d'en tirer lui-même la justification qu'ils lui apportaient.

Havait trop d'orgueil pour daigner confondre sous leurs contradictions ses ennemis d'autrefois; il avait trop de patriotisme pour que l'épouvantable catastrophe de 1870 et 1871 laissât place dans son âme à un autre sentiment que celui d'une amère douleur. Nous ne som-mes pas tenu pour lui à la même réserve, et et nous pouvons dire que, durant la dernière partie de son existence, il a assisté à la lon-gue démonstration par l'absurde de la sagesse de sa politique. Wer lebt hat Rechl! dit un un proverbe allemand dont on apprend à goûter la saveur lorsqu'une fois on s'est résigné à vivre et à vieillir. Tombé du pouvoir au milieu des malédictions populaires, M. Guizot a vécu, et il a été vengé. J.-J. WEIS3.

Un nouveau miracle, dont une lettre particulière nous apporte le récit, s'est produit à Lourdes, le 8 septembre, jour du grand pélérinage, et qui a eu pour témoin plus de dix mi'l-

C'est un témoin occulaire qui parle :

"La sœur d: sous-chef de gare de Tarbes, mademoiselle Cavaignac, habitant Bordeaux avec sa famille, était venue à Lourdes pour être guérie, par l'intercession de la très sainte Vierge, d'une cruelle malad e contre laquelle tous les secours de la science avaient éte impuissants.

"Cette jeune personne a cinq frères, dont un médecin, et tous plus ou moins libres penseurs. Ceux-ci, particulièrement le docteur, étaient convaincus, en voyant pertir leur sœur dans un état désespérée, qu'elle n'en reviendrait pas.

"La pauvre malade est portée a la grotte et à peine a-t-elle touché: l'eau de la source bénie, qu'elle se relève et s'écrie rayonnante de bonheur et de reconnais ance : "Je suis gré-rie!" Et, en eff-t, elle avait reconvré toutes ses forces et toute la liberté de ses mouvements.

"Une immense acclamation d'enthousiasme accueille ce miracle dont la nouvelle est aussitôt transmise par le télégraphe à la famille.

"Le frère médecin, le plus incrédule de tous. accourt en grande hâte, et à l'aspect de sa sœur en pleine santé il est bouleversé, terrassé comme St. Paul sur le chemin de Damas. Pareil à Thomas, il a cru parce qu'il a vu! Sa conversion soudaine a été si sincère et si complète, qu'il a manifesté le désir d'entrer dans les Or. dres.

"Que vont dire messieurs les libres penseurs de ce double miracle : la guérison de la sœur dans son corps et la guérison du frère dans son âme? Pourront-ils et oseront-ils nier que le doigt de Dieu est là?

# PRÉSENTS DU JOUR DE L'AN.

L. A. LAPOINTE, Chapelier-Manchonnier, 53 RUE ST. JEAN,

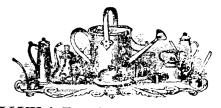
QUEBEC.

Les personnes qui désirent faire de magnifiques présents du jour de l'an peuvent aller visiter l'étabissement de Mr. L. A. LAPOINTE. Messie rs les membres du Clergé sont spécialement engagés à faire une visite: ils trouveront des Casques de Loutre, Mouton de Perse. Loutre piquée et naturelle, Mittines et Gants de Pelleterie en tous genres, dans le deraier goût et le mieux lini. Manteaux. Collerettes, Manchons pour Dames et enfants.

### INSTITUT TELEGRAPHIQUE DE LA PUISSANCE.

Des classes de jour et du soir ont été rouvertes le 12 courant. Les Dames et Messiours qui désirent se qualifier comme Opérateurs. Télégraphiques voudront bien s'adresser, personnellement eu par lettre, au No. 75. Rue St. Jacques, Montréal. En conséquence de l'ouverture de p usiours lignes de chemins de fer, les Opérateurs Télégraphiques seront en grande demande au printemps.

5-46-8.11.



## VITAL GRENIER.

FERBLANTIER. PLOMBIER, COUVREUR POSEUR DE TUYAUX A GAZ APPAREILS ET FOURNAISES AVAPEUR,

268, RUE ST. LAURENT. MONTREAL.

rable de Ferblanterie. Ferronnerie. Banns et Glacheres. Poëles de Cuisine et de Passage. Tout ordre exécuté avec goût, promptitude et à bas prix.
5-45-13.

# LA COMPAGNIE D'ASSURANCE ROYALE CANADIENNE

CONTRE LE FEU ET LES ACCIDENTS DE LA MER.

#### CAPITAL SOUSCRIT, \$4,000,000,00

Comptant près de 2000 Actionnaires.

Les Fonds destinés au paiement des Réclamations, excèdent Sept Cent Mille Dollars.

Cette Compagnie est prête à accepter toutes espèces de Risques contre le Feu à des taux modérés-Toures les Réclamations seront payées immédiatement après que la perte sera établie.

### BRANCHE DE LA MARINE.

Cette Compagnie est prête à émettre des polices sur les Navires de Navigation Intérieure, et sur la cargaison portée par les voiliers et les vapeurs de navigation intérieure à des taux aussi avantageux que toute autre Compagnie de première classe. Des Polices à découvert pour des risques de navigation intérieure sont émises à des Taux Speciaux. Les Pertes sont evaluées en équité et promptement payées au Bureau prépainel. principal.

DIRECTEURS: -HON. JOHN YOUNG, Président. FEURS: HON. JOHN YOUNG, Président.

ANDREW ROBERTSON, J. R. THIBAUDEAU, L. A. BOYER, M. P.

JOHN OSTELL, W. F. KAY, M. C. MULLARKY, ANDREW WILSON, Scerétaire-Trésorier, ARTHUR GAGNON. Gérant Général, ALFRED PERRY. Gérant de la Branche Marine, CHAS. G. FORTIER.

BANQUIERS: BANQUE DE MONTREAL.

BANQUE DU PEUPLE.